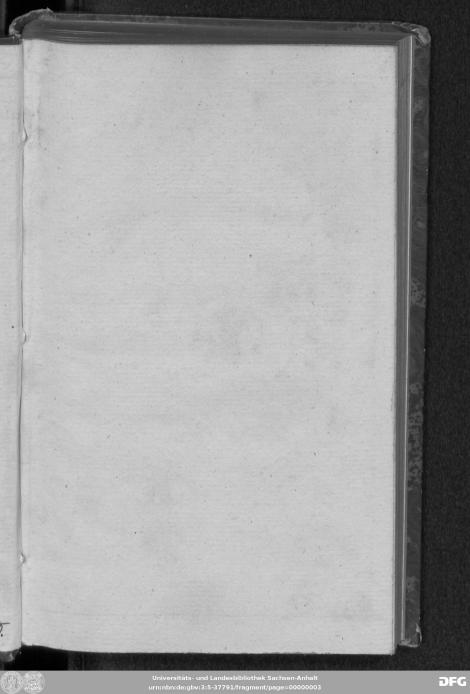
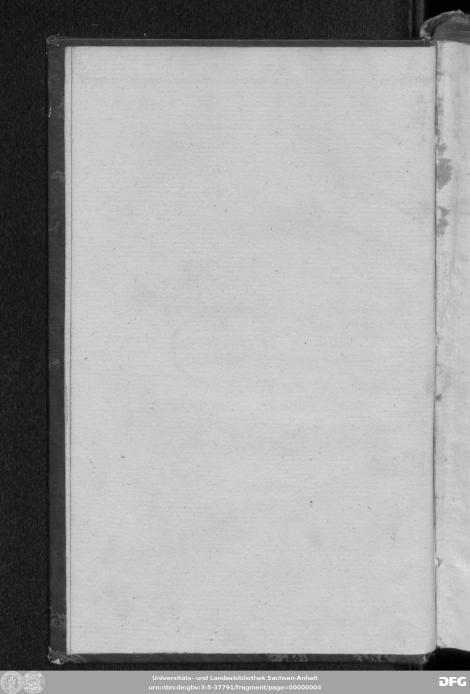




acc. 2027 2)

11.104.(2) 2.





ANTAR.



DE L'IMPRIMERIE DE D'HAUTEL.



ANTAR,

ROMAN BÉDOUIN,

TRADUIT DE L'ARABE,

PAR

TERRIC-HAMILTON,

Secrétaire-interprête de l'ambassade Anglaise à Constantinople ,

IMITÉ DE L'ANGLAIS.

OFNÉ D'UNE JOLIE FIGURE.

TOME SECOND.



A PARIS,

CHEZ ARTHUS BERTRAND, Libraire, rue Hauteseuille, n'. 23.

1819.



ANTAR.

CHAPITRE IV.

Les Absiens marchaient à grandes journées autravers du désert, emmenant Aminah, la fille d'Yezid, le buveur de sang et la fiancée de Nakid, fils de Jellah, protecteur de la race de Marah. Elle ne cessait de pleurer son malheur : Antar prévoyait qu'aussitôt que son père et son époux apprendraient son enlèvement, ils accoureraient pour la délivrer, et qu'il y aurait très-certainement une vive action, et un carnage affreux: il s'en applaudissait, et son cœur attendait avec impatience ce moment pour faire sentir aux Absiens ce qu'il valait, ce qu'il

pouvait, et les punir de la manière dont ils parlaient de lui entre eux.

Il s'approcha donc, et leur dit: Dieu vous a sauvés de la mort, et vous a accordé la victoire..... Il t'a donné les mêmes sujets de te réjouir, lui répondirent-ils. Vous voyez, reprit Antar, que ce butin est hien plus considérable que le premier que nous avions fait : faisons done les lots, partageons-les, afin que chacun défende vaillamment sa part. Quoi! lui dit l'un d'eux, vous avez pris pour vous seul tout le premier butin, et vous demandez encore votre part de celui-ci. Amis, reprit Antar, vous m'avez cédé le premier butin ; ce n'est pas l'usage parmi les guerriers de reprendre ce qu'on a donné. Il a raison dit Ghegadh, faisons notre partage, et le sort décidera quel est celui de nous qui lui donnera la moitié de sa part. Arabes, s'écria Antar, traitez moi bien, et gardez-vous d'user de subterfuges avec moi. Que voulez-vous dire, lui répondit Ghegadh en fureur? D'après la convention faite entre nous, lui dit tranquillement Antar, je dois avoir la moitié de tout le butin que nous ferons ensemble, et vous devez partager entre vous l'autre moitié.

La rage remplit alors le cœur de Ghegadh: fils de Zebeebah, lui criat-il, ton avidité te fait extravaguer, et ta demande est celle d'un fourbe ou d'un insensé: tu as déjà manqué à ta parole, et plût à Dieu que nous ne t'eussions jamais rencontré. L'insensé, répondit Antar, est celui qui fait accord et société avec vous. Vous n'êtes qu'un ramas de brigands sans

honneur et sans foi; mais je vous déclare que je veux la moitié, la moitié franche de tout le butin, et que je n'en céderai pas la plus petite parcelle, dût-il m'en coûter la vie. Tombez tous sur cet esclave noir. dit Ghegadh à ses compagnons, et massacrez ce misérable qui nous outrage. Aussitôt ils poussèrent un cri de fureur et tombèrent tous à la fois sur Antar, bien résolus à lui faire boire la coupe de la destruction. Antar s'éloigna dans la plaine, puis se retournant tout-à-coup, il s'élança sur eux de toute la rapidité d'Abjer, il était prêt à les frapper, quand tout-à-coup un tourbillon de poussière descend des montagnes et couvre toute la plaine. Le nuage s'ouvre et laisse voir trois cents cavaliers couverts d'acier : à leur tête était le

père d'Aminah; il rugissait comme un lion, et agitait un fer de trempe indienne en s'écriant: où fuyez vous, brigands? C'est moi qui suis le Cathanéen, surnommé le buveur de sang.

Il arrivait avec trois cents hommes d'élite, tous lions intrépides, au secours de sa fille, prévenu de son enlèvement par les cinq hommes qui s'étaient dérobés au carnage par la fuite, et qui ayant moins de chemin à faire que les cinq autres qui portaient la même nouvelle à son gendre, les avaient devancés. Son arrivée imprévue arrêta le combat entre Antar et les Absiens.

En les voyant, Antar leur cria : voilà des guerriers qui s'avancent, défendez votre butin, hommes pleins de courage, je n'en réclame aucune part ni grande, ni petite, pas même un seul chameau, pas une seule brebis. Je vous quitte et je ne yeux combattre ni pour vous, ni contre vous, en même temps il pique son cheval, s'élance sur un rocher qui domine la plaine, quitte les étriers, croise ses jambes sur le col d'Abjer, et s'appuyant sur sa terrible lance, il observe tranquillement le combat.

Le buveur de sang réunit ses guerriers, tous se précipitent sur les Absiens. On s'attaque, on se combat homme à homme; les épées se croisent, le sang coule à flots, les hommes tombent comme la feuille morte, le buveur de sang porte partout la mort et l'épouvante; les Absiens sont frappés de terreur, ils fuyent à travers la plaine, ils abandonnent le butin, et Yezid délivre sa fille. 7

Dès qu'Antar vit la défaite et la fuite des Absiens, il reprit ses étriers, et relevant sa lance, il se précipite dela montagne, semblable à un aigle, ou à un monstre du désert qui s'élance de son repaire : il pousse un cri terrible dont toute la plaine retentit; Teyens, s'écrie-t-il, je suis Antar, fils de Shedad : en même temps il presse Abjer et se précipite sur eux avec la rapidité de la flèche ou de la foudre. Le feu lui sort des yeux, sa bouche se couvre d'écume, il rugit, et les chevaux épouvantés se cabrent et jettent leur cavaliers sur la poussière. En moins d'une heure il couvre la plaine de mourans. Les Absiens en entendant la voix d'Antar, s'arrêtent, voient le carnage qu'il fait de leurs ennemis, ils reprennent courage et s'écrient : An-

tar combat, Dieuseconde ses efforts. rien ne lui résiste: c'est vraiment un héros : ah! qu'il mérite bien la moitié du butin, puisque lui seul renverse tous les guerriers : on ne peut obscurcir le soleil, ni sa valeur. Ainsi leurs cœurs changeaient à son égard, et ils revinrent dans la plaine pour le soutenir.

Le buveur de sang les voyant revenir au combat, dit à ses guerriers: Les Arabes d'Abs et d'Adnan vont fondre sur nous, et, conduits par Antar, ils nous apportent la mort: la partie n'est plus égale. En même temps il tourne la bride de son cheval, et leur donne l'exemple de la fuite; tous le suivent ou se dispersent, les uns d'un côté, les autres de l'autre. Antar, voyant la plaine balayée, se rapproche du butin; les Absiens reviennent auprès de lui; l'entourent, et le comblent de remercîmens et de louanges. Ils reprennent le chemin de leur tribu; emmenant avec eux la jeune princesse et tous ses esclaves; ils chantaient leur victoire, et ne pouvaient s'empêcher d'admirer la force et le courage d'Antar.

Cependant les cinq Teyens qui avaient fui vers Nakid, l'époux d'Aminab, l'ayant informé du sort de son épouse, ses yeux se couvrirent du voile de la douleur, il courut à travers la tribu de Maan en criant: A cheval! vengeance. Et en un instant cinq mille braves cavaliers vinrent l'entourer. Il se mit à leur tête dans l'espoir d'atteindre les Arabes de la tribu d'Abs, de les exterminer, et de n'en pas même laisser de

vestige. C'était un guerrier qui avait la force du lion, la férocité du tigre. et l'un des mille héros de ce siècle que le temps a couvert de son obscurité. Il marcha nuit et jour pour atteindre les Absiens avant qu'ils ne fussent rentrés sur leurs terres; enfin le soleil se levait pour la troisième fois, lorsqu'il les aperçut prêts à sortir du désert. A sa vue, et à celle de ces milliers de guerriers qui l'accompagnaient, les Absiens se regardèrent comme perdus et dévoués à la mort. Ils jetèrent les yeux sur Antar, et virent avec étonnement la sérépité et même le contentement siéger sur son front. O Antar, lui dirent-ils, l'ennemi vient à nous; ce n'est plus une simple troupe, c'est une armée entière qui va nous envelopper; comment

échapper à la mort, comment soustraire nos têtes à ses coups? Absiens, leur dit Antar, le brave guerrier doit l'attendre sans la craindre; il sait que rien ne peut avancer ni reculer l'heure à laquelle elle doit le frapper. Depuis long-temps je désire un jour comme celui-ci : je ne renonce plus à la tribu d'Abs, je la reverrai, et je devrai ce bonheur a la victoire et à la volonté du Dieu qui donne la vie, qui commande à la mort. Le feu de la guerre brille, le deuil et la douleur s'avancent, que celui qui veut combattre se serre près de moi, que celui qui craint la mort ne perde pas un instant, qu'il fuye. Pour moi, je vais combattre ces guerriers, je vais me mesurer avec eux : que Dieu me regarde, et

qu'il me laisse faire. En même temps d'une voix terrible il entonna ce chant de guerre:

« C'est aujourd'hui que la race « d'Abs va me voir combattre, et « qu'elle appréciera ma force et ma « valeur. Aujourd'hui, je me cou-« vrirai des dépouilles de mes en-« nemis: que m'importe leur nom-« bre? qu'ils soient cent, qu'ils « soient mille, je les compterai « quand ils seront tombés sous ma « lance et sous mon glaive dévorant. Malheur au brave qui osera m'at-« tendre! je tomberai sur lui comme « le lion du désert, je pénétrerai au a milieu des guerriers, je les charg gerai; je suis le brave des braves, « celui auquel nulle créature hu-« maine ne peut résister. Les mons« tres des forêts tremblent à mon « approche, et au jour de la bataille « tout fuit devant moi. »

En prononçant ces vers il se jeta au-devant des pointes pénétrantes et des lames tranchantes. Les Absiens rangés derrière lui furent forcés de soutenir le premier choc des Maanistes, et le sang coula des deux côtés; mais les Absiens, épouvantés par le nombre de leurs ennemis, perdirent bientôt courage, et commencèrent à fuir vers les montagnes. Antar seul était inébranlable, seul il résistait à tous les efforts réunis; il bravait le danger, et la crainte était loin de son cœur ; sa lance perçait la poitrine du guerrier qui venait à lui, et secondé par Abjer, qui tournoyait sans cesse, aucun d'eux ne pouvait l'attaquer par derrière. Semblable au tourbillon, on le trouvait toujours en face, et s'il portait dix coups, il en parait vingt. Nakid, voyant avec quelle adresse un seul guerrier se défendait contre des milliers d'assaillans, avec quelle force il les terrassait, fut frappé d'étonnement. Brave Africain, s'écria-t-il, que ton bras est puissant! que ta main est pesante! En même temps il s'élance sur lui, pour faire briller sa valeur aux yeux de sa jeune épouse. Antar ne l'attend pas, il vole à lui, car il l'avait vu combattre, et il brûlait de se mesurer avec lui. A moi, bâtard, lui cria Nakid, fils d'une esclave africaine, à moi.... Antar ne lui donne pas le temps d'en dire davantage. Il abandonne la bride d'Abjer, saisit de sa main gauche la lance que Nakid dirige contre sa poitrine, la lui enlève, et de la droite le frappe de son épée sur la tête, et le fend en deux jusqu'à la moitié du corps en s'écriant: Par Abs et par Adnan, c'est l'esclave d'Ibla qui te frappe.

En voyant tomber Nakid sous ce coup terrible, ses soldats n'osentplus le combattre corps à corps, ils se serrent et l'attaquent tous à la fois; mais Antar les reçoit comme la terre altérée par trois mois de sécheresse, dévore les premières gouttes de pluie que lui apporte un vent du midi. Ses yeux étaient rouges de sang, sa bouche était couverte d'écume, et chaque coup qu'il porte est le coup de la mort : un cavalier osa devancer les autres, Antar le saisit par la poitrine, l'enlève de dessus son cheval, l'élève au dessus

de sa tête, le fait pirouetter, et le lance sur un autre cavalier : tous deux expirent à l'instant; à cette vue, tous les Maanites sont saisis de crainte et de terreur : ce n'est pas un homme, s'écrient-ils tous, nos traits s'émoussent contre ses armes. nos glaives se brisent sur son corps, c'est le démon des combats, c'est le frère de la mort, il nous exterminera tous : en même temps, ils se retirent précipitamment, laissant plus de mille de leurs compagnons étendus sur la poussière. Antar, plus fatigué des coups qu'il a portés que de ceux qu'il a reçus, les regarde tranquillement se retirer, et dédaigne de les poursuivre. La résistance l'irrite, la victoire l'enflamme, la fuite le désarme, il a soit de gloire et non pas de sang.

Dans ce moment, une épaisse poussière s'élève à l'autre extrémité de la plaine : Antar déjà s'apprête à de nouveaux combats. Lorsqu'il découvre une troupe de guerriers à la tête desquels il distingue un jeune héros monté sur un coursier aussi léger que le vent : il est semblable à l'aigle superbe, il est beau, dans la fleur de la jeunesse, c'est Malik, c'est le généreux fils du roi Zoheir. Instruit par les fuyards du danger qui menacait Antar, il accourait pour l'en délivrer, ou pour le venger. Pendant plusieurs jours, il avait vainement attendu Antar, il avait raconté au roi ce qui lui était arrivé avec Shedad, et le refus que Shedad avait fait de le reconnaître pour son fils. Zoheïr l'avait fait venir, et lui avait dit: Shedad, pourquoi refusez-

vous la demande d'Antar? Pourquoi ne consentez-vous pas à l'appeler votre fils? Croyez vous, Shedad, que dans toute la tribu d'Abs et d'Adnan, que dans celle de Cathan, il y ait un guerrier plus brave et plus courageux? Seigneur, lui avait répondu Shedad, personue ne connaît mieux que moi tout ce que vaut Antar, je sais que c'est mon sang qui coule dans ses veines, il est une partie de mon ame, il est mon fils, je suis son père, mais mon frère Malik m'a dit: Si vous reconnaissez Antar pour votre fils, vous déshonorez votre race, vous couvrez de honte la cendre de vos pères, vous faites rougir tous les membres de votre famille, et vous me forcez, moi et les miens, à quitter la tribu d'Abs, et à abandonner la terre qui nous

vit naître et qui nous a nourris. C'est donc à cause de mon frère Malik que je l'ai repoussé. Eh bien, lui avait dit le roi, je le ferai revenir moi, et je l'éleverai si haut, qu'iln'y aura pas un Arabe qui ne soit glorieux de se nommer son père, ou de l'avoir pour gendre : en même temps, il avait dépêché plusieurs esclaves pour le chercher et pour lui en donner des nouvelles : l'un d'eux, plus heureux que les autres, l'avait enfin trouvé, et il vint dire au prince Malik, j'ai découvert Antar dans le désert : il s'était associé avec Chegadh, fils de Naskid, ils avaient fait ensemble une prise considérable qu'ils ramenaient; mais ils ont été attaqués, Ghegadh a pris la fuite avec tous ses compagnons, et dans ce moment, Antar seul est

au milieu de cing mille Maanites conduits par Nakid, fils de Jellah, dont il emmenait l'épouse prisonnière. Malik, en entendant ce récit. ne put retenir ses larmes: veuille Dieule protéger, s'écria-t-il, il recevra plutôt la mort que de fuir, ou de se rendre: volons donc à son secours, délivrons-le, ou, s'il a succombé, je jure sur la tête du roi Zoheir, mon père, de le venger et de ne faire grace à aucun de ses ennemis. En disant ces mots, il partit à la tête d'une troupe de guerriers aguerris, et il arriva à l'instant où Antar jouissait tranquillement de sa victoire en regardant les Maanites qui se retiraient devant lui.

Antar, en reconnaissant Malik, mit pied à terre, courut à lui, et voulait baiser ses étriers, mais le prince l'arrêta, il se précipita de son coursier, lui tendit les bras, et le baisa sur le front en lui témoignant toute sa joie de le trouver sain et sauf. Tous les Absiens le félicitèrent également sur sa victoire et sur son retour. On se reposa la nuit sur le champ de bataille, et le lendemain on reprit la route d'Abs. Antar marchait à côté de Malik, il lui raconta comment il avait rencontré Ghegadh, l'association qu'il avait faite avec lui, et la manière dont il avait acquis Abjer, que le prince ne se lassait pas d'admirer.

Antar fit hommage de tout le butin qu'il avait réuni à Malik; mais le jeune prince le refusa, et ne voulut accepter qu'Aminah: je la reçois, dit-il, non comme une prisonnière, mais comme une princesse infortunée qui ne doit pas avoir d'autre demeure que le palais de mon père, jusqu'au jour où il daignera la rendre à sa mère éplorée; et dès ce moment, Malik et Antar la traitèrent avec tout les égards dus à son sexe, à son rang, à son infortune; ils lui rendirent ses femmes et ses esclaves, et tous les Absiens la traitèrent avec respect.

Malik à son tour rendit compte à Antar de la conversation que le roi avait eue avec Shedad. Antar ne put se défendre d'un mouvement de joie, et l'espoir rentra dans son cœur: il pensa que son mariage pourrait enfin avoir lieu, puisque le roi l'appuyait, et son amour pour Ibla s'en augmenta encore: et quand Antar aperçut ses tentes, cédant à sa passion, ils'écria dans son transport:

« Le doux zéphir qui, du mont « Saadi, vient souffler sur mon cœur, « adoucit le feu de mon amour; « et me fait oublier toutes mes « peines. Que ma tribu se souvienne « que toujours je lui suis resté fidèle « malgré ses injustices. Les Absiens « n'ont pas apprécié mon cœur, ils « n'ont pas tenu leurs engagemens « ni les promesses qu'ils m'avaient « faites. Ils m'ont abandonné au « milieu de mes ennemis, ils m'ont « livré à leurs coups, ils m'ont dé-« voué à la mort : ah! sans la vierge « qui respire sous leurs tentes « pourquoi viendrais-je en res-« pirer l'air? Mais elle le respire « aussi, et son œil suffit pour « arrêter mon ame prête à s'anéan-« tir dans le tombeau Que sa taille a est élégante! le soleil à son cou-

« cher s'arrête devant elle et lui dit : « L'obscurité va régner sur la terre, « mais lève-toi, et elle ne s'aper-« cevra pas de mon absence. L'astre « des nuits lui dit à son tour, qu'ai-« je besoin de me lever? ton éclat « est aussi doux, aussi pur que le « mien, monte sur mon croissant « et règne à ma place. Les tamaris en « la voyant s'avancer, se plaignent « d'elle, retire-toi, lui disent-ils, · beauté qui nous fais honte, c'est « avec le laurier que tu dois dispu-« ter de forme. Honteuse de pudeur « elle s'éloigne; mais le zéphir écarte « son voile, et mille roses semblent « s'épanouir: aucun trait n'est aussi « prompt, aussi sûr, aussi perçant « que ceux que lancent involontai-* rement ses yeux, chaque coup-« d'œil est un rayon d'amour ; les « tresses de ses cheveux d'ébène « sont des chaînes. Quelle souplesse « dans sa taille, quelle grace dans « tous ses mouvemens! son haleine « est plus pure que le musc; quand « elle sourit, le lait et le miel sem-« blent humecter ses dents: qu'il « est heureux, qu'il est fier le col-« lier qui tombe sur son sein; que « le voile qui en cache les trésors « est cruel! O fille de Malik, un seul « de tes baisers guérirait tous mes maux, s'il ne brûlait pas à l'ins-" tant mon cœur : oh ! quand j'ap-« procherai de ta tente, je baiserai « le pied de tes chameaux ; la terre « que tu as foulée. Nous rencontre-« rons-nous, comme dans notre en-« fance sur le Mont-Saadi? M'en-« verras-tu un esclave fidèle m'an-« noncer ton départ, et ton arrivée II.

« à la terre de Neyd, sous les tentes « de Shureba et d'Hima. Heureux

« de notre jeunesse et de notre

« innocence, nous vivions dans le

« bonheur et dans la joie ! aujour-« d'hui je suis Antar, la mort me

« frappera, peut-être oubliera-t-on

« ma force et ma valeur; mais tou-

« jours on dira : il fut l'amant

« d'Ibla. » gross na im alior el »

La verve et l'intrépidité d'Antar étonnaient tour-à-tour et charmaient le jeune prince. En vérité, lui disait-il, un souffle divin vous anime et vous inspire: vos paroles sont pleines d'énergie et vos vers sont parfaits; aucun Arabe des tribus voisines ou lointaines ne peut vous égaler.

Quand ils eurent traversé les plaines et les déserts, ils touchèrent

enfin la terre d'Abs : alors le prince dépêcha au roi un courrier pour annoncer au roi son retour. Lorsque le messager eut informé Zoheir de l'approche de son fils et d'Antar. il éprouva un sentiment de joie, et il alla à leur rencontre, à la tête de tous les nobles chefs qui l'accompagaèrent, à l'exception de Shas et de Rebia pour qui ce retour n'avait rien d'agréable, non plus que pour le père d'Ibla qui était loin de s'en féliciter. Shedad seul de sa famille, suivit le roi, carintérieurement son eœur lui parlait pour Antar, et il ne pouvait s'empêcher d'en être glorieux. Dès qu'Antar aperçut le roi qui venait à leur rencontre, il descendit promptement de son cheval, et courut au-devant de lui pour loi baiser la main qu'il lui tendit

t

avec bonté, puis s'étant penché, il le baisa sur le front, en lui disant avec bonté: soyez le bien arrivé, Antar, ne pensez pas que nous vous ayons oublié depuis qu'un moment de colère vous a éloigné de nous: la gaîté fuit nos tentes quand vous ne les habitez pas.

O mon Roi, répondit Antar, je jure par votre générosité sans bornes, par votre noble cœur, que mon départ n'a pas été l'effet de la colère: elle ne convient pas à un esclave humble et soumis: je suis parti le jour que vous aviez daigné m'appeler près de vous, parce que dans l'ivresse de mon bonheur, j'osai faire à mon maître une demande indiscrète, et qu'il ne pouvait pas m'accorder. Dès que j'eus offensé Shedad, et que je sentis que son affec-

tion etses bontés m'étaient retirées; je vis qu'après ce malheur, je ne Pouvais plus rester près de lui, et que je devais changer de séjour, puisque je me trouvais sans père et sans patrie; mais mon Dieu tutélaire, mon génie bienfaisant, le prince Malik s'est intéressé à moi, il est venu pour me délivrer de la mort, et m'a replacé dans le sentier de la vie, en m'annonçant que vous vous souveniez de moi : il a versé dans mon ame le baume de la consolation, en m'assurant que vous aviez obtenu mon pardon, et mon cœur a été délivré d'un poids sous lequel le Mont Saadi s'affaisserait. Je vivrai sous votre protection et sous celle de Dieu. Antar s'entretenait ainsi avec le Roi, lorsqu'il aperçul Shedad, il courut à lui, lui baisa les pieds dans les étriers, et lui dit : 0 mon seigneur, je viens implorer mon pardon, l'esclave se présente comme un criminel : Puisséjène jamais manier ni la lance ni l'épée, ne jamais monter un cheval de guerre, si l'orgueil reprend son empire sur moi.

Lorsque Shedad entendit ces paroles, et qu'il réfléchit à tout ce qu'Antar avait fait, à son intrépidité, à sa générosité vraiment digne d'un Arabe, toutes ses affections pour lui se ranimèrent, il fut sur le point de verser des larmes, et il dit dans son cœur : que celui qui oserait renier un tel fils soit maudit de Dieu et détruit par l'épée; alors il le baisa avec tendresse sur le front, et Autar marcha respectueusement devant lui, et toute la tribu d'Abs

admirant également son courage et sa modestie, s'écria: Quel est celui qui possède un esclave aussi précieux?

Antar n'inspirait plus aucun sentiment de crainte à son père, qui ne le voyait dévoré que du désir d'acquérir de la gloire, et Zoheir ayant même raccommodé Antar avec sa famille, au moins en apparence, retourna dans son palais, après lui avoir dit : Désormais tu porteras le nom du noble écuyer, car Antar lui avait raconté la manière dont il avait fait l'acquisition d'Abjer, et le roi, qui ne pouvait se lasser d'en admirer les formes et la vigueur, s'était écrié: ce cheval était fait pour Antar, et l'écuyer est digne du coursier, et dès ce jour Antar fut surnommé

Ce n'était que pour plaire au roi que Malik, frère de Shedad, et père d'Ibla, semblait s'être réconcilié avecA ntar : ses sentimens étaient. toujours les mêmes, toujours la haine était dans son cœur, et l'envie dans celui de son fils. Un jour qu'ils setrouvaient seuls ensemble, Malik dit à Amroo: mon fils, la mort serait vraiment préférable à ce que j'éprouve. Comment se fait-il qu'Antar, que cet esclave que nous occupions à garder nos troupeaux, se soit emparé, à notre détriment, de la faveur du roi : c'est cette faveur qui le rend si présomptueux avec nous, si hardi avec votre sœur Ibla, que son amour déshonore aux yeux de toute notre tribu : nous n'avons qu'un parti à prendre, lui dit Amroo, c'est de marier ma sœur à

quelqu'un d'assez puissant pour le braver; et de nous éloigner, s'il le faut, de cette terre : car le prince Zoheir, et le prince Malik surtout, lui accordent la plus grande faveur. Ainsi donc, dit le père d'Ibla, nous fuirons devant lui, nous le laisserons jouir de la vie et de tous ses plaisirs: non, par la foi d'un Arabe, il faut qu'il meure : oui, mon père, oui, lui dit Amroo, il faut qu'il meure. Mais prenons bien nos mesures pour qu'on ne soupçonne pas que le coup mortel qui le frappera soit parti de nos mains. C'est ainsi qu'ils complottaient et qu'ils cachaient le poignard sous le voile du mystère et dans l'ombre du silence.

Sur ces entrefaites, Antar se rendit chez sa mère Zebeebah: pourquoi, mon fils, lui dit-elle, ne ve-

2*

nez-vous plus avec moi garder les troupeaux et les chameaux de Shedad? Je serais plus tranquille et plus heureuse que de vous voir vous livrer à cette audace et à cette intrépidité qui vous causent une foule d'envieux, et qui chaque jour mettent votre vie en danger. Antar en souriant, lui répondit : Sois tranquille, ma mère, l'on gardera longtemps la mémoire de ton fils.

Le prince Malik conseilla à Antar de céder à Shedad et à ses oncles tout le butin qu'il avait fait, et Antar n'en fit aucune difficulté. Alors, ce jeune prince se trouvant avec le roi son père et ses frères, leur raconta tout ce qu'Antar avait fait dans sa dernière expédition, et les exploits dont il avait été le témoin. Zoheir, satisfait de ce récit, fit appeler An-

tar, le reçut avec amitié, le fit asseoir à son côté, redoubla de bonté pour lui, et le fit boire dans sa coupe, ensuite il lui dit : noble écuyer, mon fils Malik m'a raconté quelques traits de votre expédition, et m'a cité plusieurs de vos vers. Je désire les entendre de votre bouche. Antar satisfit sa curiosité sur son association avec Ghegadh , la manière dont il avait acquis Abjer, et dont il s'était emparé seul d'Aminah, et de toute sa suite ; mais, lui dit le roi, on vante beaucoup les vers que vous avez faits pour Ibla, voulezvous me les réciter? Antar les déelama avec le double enthousiasme du poëte et de l'amant. Quand le roi les eut entendus, il en fut charmé, et se tournant vers son frère Asyed, mon frère, lui dit-il, je

e

a

a

S

désire que vous écriviez ces vers d'Antar pour les conserver, et pour que l'on sache que la tribu d'Abs se distingue parmi les Arabes, autant par son génie poétique, que par son courage. C'est ainsi qu'ils passèrent une partie de la nuit à se livrer aux charmes du plaisir.

Shas, voyant que l'attachement d uroi pour Antar augmentait à chaque instant, sentait de son côté redoubler le tourment de l'envie et l'excès de son indignation, il se contint cependant, mais Antar étant sorti un instant: mon père, dit-il au roi, est-il possible que vous applaudissiez à l'insolence de cet esclave, de ce vil Africain. Ne voyezvous pas que ses vers couvrent de honte Ibla, sa noble famille et toute notre tribu? Que dites-vous, mon

37

fils, reprit le roi transporté de colère? Prétendez-vous vous opposer aux desseins de la Providence? Ne voyez-vous pas que le ciel protège Antar, et qui sait jusqu'où il peut s'élever un jour; l'envie est le partage de la bassesse et de l'ignorance. Dans ce moment, Antar rentra, il avait entendu tout ce que Shas et le roi venaient de dire, et dans son transport, il s'écria: » Oui, j'aime « Ibla, oui, j'en instruirai l'univers. « Ses traits sont dans mon cœur, « et le feu d'amour est dans mon « ame! Toi seule a le droit de me " mépriser. On me persécute ; mais, « au milieu de mes peines, j'ai un « appui qui ne me laissera pas ren-« verser. Zoheir me soutient, par-« tout où il va, la mort le devance, « et son nom seul détruit ses enne« mis. Qui osera lui reprocher de « protéger un être isolé, solitaire, « qui passe ses jours, et ses nuits, « bien plus longues encore, dans « les veilles et dans les larmes? A « l'ombre de sa lance, je suis invul-« nérable. Je brave ceux à qui mon « élévation fait envie · Zoheir! les « rois s'inclineront devant toi, et « viendront te rendre hommage : « tu es le refuge des opprimés, et « le consolateur des affligés. Puisse « la fortune ne jamais me priver de « mon roi, puissent ses longs jours « se passer dans la gloire et dans la « félicité la plus pure! »

Zoheir fut si content de ces nouveaux vers d'Antar qu'ils'écria : noble écuyer, il n'est pas en mon pouvoir de récompenser dignement votre mérite, car mes richesses passeront, mais les louanges que vous me donnez dureront éternellement. Il lui fit présent de deux esclaves belles comme des astres, de deux chaînes de pierreries et d'une grande quantité de parfums, en lui disant : Antar, vous avez souvent parlé de moi dans vos poésies, et je n'en serai pas ingrat: calmez donc votre cœur, et que vos yeux s'ouvrent sur un avenir plus heureux. Par la foi d'un Arabe, je ne me séparerai pas de vous, que vous n'ayez obtenu tout ce que vous désirez, et que je n'aie comblé vos vœux. Je voudrais que vous fussiez mon fils, je partagerais mon trône avec vous, et dussent les Arabes m'en blâmer, je ne rougirais pas de vous avoir pour gendre.

Shas ne put supporter ces paroles, il se leva et sortit : mais le roi garda

encore long-temps Antar auprès de lui: le soir quand il sortit, le prince Malik lui serra la main avec amitié: en approchant des tentes de la famille Carad, il en distingue une brillante lumière, il entra sous celle de sa mère et lui demanda la cause d'une pareille illumination au milieu de la nuit. Apprenez mon fils, lui dit Zebeebah, que tous les hommes de nos tentes sont absens, ils sont partis avec Shedad, pour aller reprendre à une bande d'Arabes errans quelques troupeaux qu'ils ont enlevés. Toutes les femmes se sont réunies sous cette tente, elle vous y attendent pour vous donner une fête, et entendre le récit de votre expédition: Ibla est à leur tête, et paraît la plus joyeuse.

A ces mots le cœur d'Antar tres-

saillit de joie, et le plaisir anima tous ses traits: il quitta promptement sa mère, courut aux tentes de ses oncles, et entra dans celle ou toutes les femmes étaient rassemblées: dès qu'elles l'aperçurent, elles se levèrent toutes, le saluèrent et Semeeah l'embrassa. Antar, lui ditelle, vous avez été dès le commencement du jour avec le roi, et nous veillons pour vous attendre. O ma maîtresse, répondit-il, je l'ignorais; si je l'eusse su, rien n'aurait pu me retenir, et je serais revenu bien plutôt, puis il continua en chantant:

« L'obscurité m'environne, et « mes larmes coulent par torrens;

" je cache mon amour, et je n'ose

« me plaindre à personne, je passe « les nuits plongé dans mes rêve-

ries, et les yeux fixés sur les étoi-

« les. Interrogez la nuit , elle vous « dira que je suis vraiment le fils de

« la douleur et de la peine ; je vis

« dans la désolation. Est-il quel-

« qu'un qui soit comme moi privé

« d'amis et dévoré d'amour. Je vis

« de chagrin et de désir. Ils me

« tourmentent, et ma patience est

« au-dessous de mes peines: je ne

« me plains cependant qu'à Dieu de

« ma douleur, et ce n'est qu'à lui

« que j'ose parler de mon amour. »

Ibla entendit ces vers, elle vit ses larmes couler, elle sentit l'excès de son tourment. Elle le plaignit, ses pleurs parlaient en sa faveur, elle admirait son courage, elle aimait son éloquence; elle lui dit donc avec une expression pleine de douceur: Où est ma part du butin? ne suis-je plus d'aucun intérêt pour toi? Ces

IS

is

é

is

e

st

e

e

ii

1)

es

le

es

le

it

20

. :

je

es

paroles, et la vue de sa beauté et de ses grâces le transportèrent. O ma maîtresse, lui répondit-il, par la lumière de tes yeux, par la noirceur de tes sourcils, sermens les plus sacrés pour moi, ton esclave Antar n'a rien conservé pour lui de son butin, il a tout donné à ton père et à tes oncles; mais, dans le moment, le roi vient de me faire présent de ces deux jeunes esclaves et de ces deux riches colliers, daigne les accepter : je n'y joins pas ces parsums, ils te sont inutiles, ton haleine est plus délicieuse et plus céleste, ton souffle est plus doux et plus suave. Il partagea donc ses parfums entre les femmes de son père et de ses oncles; ensuite il demanda où les hommes étaient allés, et Semeeah lui répondit :

Sachez, Antar, que Shedad nous a dit qu'un guerrier de l'Yemen nommé Kais, fils de Dibgan, qui règne sur les tribus de Senaa et d'Aden était venu attaquer avec cinquante cavaliers le pays de Hejan, qu'il l'avait pillé et qu'il s'en retournait avec un butin immense. Shedad a su, par les habitans qui lui ont donné ces informations, que Kais devait passer la nuit sur les bords du lac de Xarée dans le pays de Doom; alors il a juré de marcher contre lui pendant toute la nuit, de l'attaquer et de lui reprendre son butin; qu'il ne souffrirait pas, fussent-ils mille cavaliers, que les Arabes de la tribu de Cathan, rentrassent chez eux avec les dépouilles de la tribu d'Abs et d'Adnan. Il est donc monté à cheval, et est parti pour

voler sur leurs traces à la tête de tous nos guerriers.

A ces mots, Antar se leva, et sans être arrêté par les plaisirs que lui promettait une si heureuse -uit, il baisa sur les yeux Semeeah, la mère d'Ibla, et Ibla elle-même. C'est le baiser d'adieu, lui dit-il, car j'ignore si je vous reverrai. Le cœur plein de l'image de son amante, il retourne chez sa mère, reprend ses armes et sa cuirasse, monte sur Abjer, et prenant Shibood avec lui, il part à la recherche de son père et de ses oncles. Quand ils eurent marché quelque temps, Shibood lui dit: Mon frère, un esclave de notre maître Shedad, m'a dit: avertissez votre frère Antar de se méfier de son père et de ses oncles, car ils ont résolu de le tuer; c'est Ibla qui a

entendu ce complot de la bouche de son sière Amroo et de son père; elle l'a dit à Semeeah pour qu'elle vous en prévînt ; c'est à vous à vous tenir sur vos gardes. Vole, père des vents, fut la seule réponse d'Antar. Il piqua Abjer, jusqu'à ce que la chaleur étant devenue excessive, ils furent obligés, pour leurs chevaux, de ralentir leur course, alors ils rencontrèrent un homme couvert de blessure, qui se traînait avec peine dans la plaine. Antar le reconnut pour un des guerriers qui avaient suivi Shedad. Où est mon père, lui demanda-t-il aussitôt? Mes blessures vous le disent assez, lui répondit l'Arabe : nous étions partis avec Shedad, au jour tombant, nous marchâmes toute la nuit, et nous comptions, au lever de l'aurore,

pouvoir surprendre le fils de Dibgan, mais il était sur ses gardes, et dès qu'il nous aperçut, ce fut lui qui s'élança sur nous avec la véhémence d'un lion. Je reçus son premier coup de lance, le second fut pour votre père, qui, en tombant, me dit : s'il te reste assez de force, va chercher Antar, dis-lui mon danger, dis-lui qu'il vienne me secourir. Je suis accouru, mais le sang que je perdais a diminué mes forces et ralenti ma course, vous n'avez pas un instant à perdre, hâtez-vous si vous voulez le sauver, pour moi je me meurs, content du moins de vous avoir rencontré.

Antar et Shibood voulurent le remettre à cheval, mais il lui était impossible de se tenir sur ses étriers; ils le placèrent donc sur le bord du

lac, après avoir lavé ses plaies et les avoir bandées, et ils partirent de toute la rapidité de leurs coursiers. Par la foi d'un Arabe, s'écriait Antar, je ne reviendrai pas que je n'aie détruit toute cette troupe de voleurs, que je n'aie délivré mon père et mes oncles, et que je ne ramène devant moi leur butin : ils franchirent donc avec la rapidité du vent du nord les plaines et les déserts, et à la chute du jour ils découvrirent Kaïs et ses compagnons, conduisant devant eux leurs prisonniers. Dès qu'Antar vit son père et ses oncles sans armes, couverts de blessures, attachés sur leurs chevaux, il ne distingua plus les cieux de la terre; il poussa un cri dont les montagnes retentirent : arrêtez, troupe de lâches, cria-t-il, je vous 49

apporte la mort, la mort est ma devise.

Kais n'eut pas plutôt entendu le cri d'Antar, qu'il en fut effrayé; cependant il piqua son cheval, vint à sa rencontre, et tourna autour de lui: fils de Dibyam, lui dit Antar, quel malheureux démon t'a amené contre les guerriers d'Abs et d'Adnan, que personne n'attaquera jamais devant moi, sans servir de pature à l'aigle et au vautour?... Misérable nègre, lui répondit Kais, tu vas voir comme mon bras conduit ma lance; et son destin funeste le poussait vers Antar, et il lui cria:

« La terreur qu'inspire ma lance « et mon épée font pâlir les tribus;

" je suis le destructeur de leur

" guerriers. Au milieu de la mêlée

« je fais blanchir devant moi la plus

« jeune chevelure. Je m'abreuve de « sang; c'est avec du sang qu'on « m'a nourri. Ma lance ouvrira ta « poitrine, cette épée tranchante « déchirera tes chairs, ton corps « restera sur le désert, et ton front « s'enfoncera dans la poussière. »

Antar s'écria : silence , ta mère va pleurer , puis il ajouta :

« Tu oses m'injurier, et ta bou-« che a proféré les paroles d'un lâ-« che; tu ignores donc mon nom; « tu ne sais donc pas que ma valeur « est connue de la terre d'Irak au « sacré Sépulcre. Tu n'auras pas « le temps de répliquer, l'épée va « me faire justice : voici l'arêne du « combat, c'est ici qu'on distingue « le brave et le lâche : qu'il se re-« pente celui qui n'a que son or-« gueil, qu'il préfère la fuite à la « résistance , je ne frapperai pas « celui qui fuit. Je suis Antar , j'ai

" gravé mon nom pour l'immorta-

« lité, avec la pointe de ma lance et « le tranchant de mon épée. »

Il dit, l'attaque avec impétuosité, lève son cimeterre, le frappe entre les yeux, brise son casque, sépare son corps jusqu'aux cuisses, et fend également son cheval; Kais et son coursier tombent en quatre morceaux sur la poussière. Antar, s'écrie: malheureux! je suis l'amant d'Ibla.

Lorsque Shedad, Malik et Amroo virent le coup terrible que venait de porter Antar, ils furent frappés de terreur, mais l'espoir rentra dans leurs ames. Il se précipita comme un lion rugissant sur les cavaliers de la tribu de Dibgan, qui, épouvantés

de la mort de leur chef, tournèrent bride et prirent la fuite. Antar, après en avoir tué vingt, cessa de les poursuivre. Il revint auprès de son père, le mit en liberté, ainsi que ses oncles, Amroo et les autres cavaliers. il réunit tout le butin, et chacun lui témoignait sa reconnaissance et son admiration: Malik seul et son fils Amroo se disaient : pourquoi n'avons-nous pas été massacrés plutôt que d'être délivrés par cet Africain, par ce vil esclave de Shedad? Ils dissimulèrent cependant leur rage, et déguisant leur dépit, ils adressent des mots flatteurs à Antar, qui leur partagea le butin, et ils regagnèrent tous la terre d'Abs.

Antar embrassant son père et ses oncles, leur parla ainsi:

« En me rapprochant de vous,

« mon cœur s'épanouit, et mes joues « sont inondées de douces larmes : « aujourd'hui je marche au milieu « de mes amis, et je suis environné « des chefs de ma tribu : j'ai tué le « fils de Dibgan, et mon glaive en " faisant couler son sang, a suspen-« du mes larmes : j'ai combattu pour « ma tribu, j'ai chassé le chagrin « du cœur de ses habitans, c'est ma « plus chère récompense : quand je " marche la nuit, ma lance et mon « épée veillent avec moi, et les dé-« mons de laterre redoutent ma ren-« contre : O Ibla! combien, pour « me rendre digne de toi , j'ai ren-« versé de cavaliers : ô Ibla! com-« bien de guerriers sont accourus « au combat pleins de valeur, et « frappés de terreur à mon aspect, « ils ont jeté leurs armes pour « fuir plus rapidement. Qu'on s'in-« forme de moi aux plus vaillans « guerriers, tous diront, que nul « lion ne résiste à ma force: ma « tribu me reproche d'être noir, « mais au milieu des combats je suis « plus éclatant que l'aurore: s'il le « faut pour mériter Ibla, je sou-« mettrai l'Arabie entière à ma do-« mination, et les princes de toutes « ses tribus courberont leurs fronts « devant moi. »

Quand ils furent arrivés près de l'étang, sur les bords duquel Antar et Shibood avaient laissé le messager de Shedad blessé, il le trouvèrent mort; ils en furent affligés. Hélas! dit Shedad, nous avons recouvré notre butin, mais nous avons perdu bien des hommes plus précieux.

Or cette plaine était fort éten-

due, et comme la nuit approchait, ils firent halte jusqu'à minuit, et s'étant alors remis en route, ils arrivèrent le matin dans leur pays: ils rencontrèrent au lac Zatool-Irsad le roi Zoheir, avec ses fils, et Rebia fils de Zeead. Dès qu'ils aperçurent le roi, ils coururent à lui, et l'ayant salué, ils lui présentèrent leur butin, en lui racontant tout ce qu'Antar avait fait pour eux, comment il les avait rejoints, les avait délivrés de la captivité et de la mort, avait tué Kais, et dispersé les guerriers de la tribu de Cathan. Nomme donc ton fils celui à qui tu as tant d'obligations, dit le roi à Shedad: il désire ardemment ce titre, et tu en seras bien dédommagé par ses grandes actions, car son épée portera ta gloire chez toutes les générations futures.

Rhebia, Shas, Malik père d'Ibla et son fils Amroo, furent transportés de fureur, en entendant Zoheïr parler ainsi, mais le prince Malik, l'ami d'Antar, en fut au comble de la joie.

Le roi divisa toutes les dépouilles en égales portions, mais par considération pour Antar, il ne voulut point en garder la moindre partie: Antar aussitôt offrit le tout à son père et à ses oncles; et toute la tribu d'Abs admira sa noble conduite et sa piété filiale. Zoheir fit tuer des chameaux et des brebis, et préparer un festin: après qu'on eut bu et mangé, le roi se tourna vers Antar et lui dit: noble écuyer, récitenous quelques-uns de tes vers, et Antar lui obéit à l'instant.

« O mon roi, mon glorieux sei-

« gneur, puisse la fortune combler « toujours les désirs de ton cœur, « vis en paix, et que rien ne trou-« ble ta félicité! C'est ici le lac dont " tu as rendu le séjour si calme et « si salutaire : c'est pour toi que « le ciel répand sur nous sa rosée « bienfaisante : c'est sous tes pas " que les fleurs et la verdure s'em-« pressent de déployer leurs bril-« lans tapis, et que la terre étale « ses trésors : le zéphyr t'apporte « l'hommage du musc, et la na-« ture te sourit de l'est à l'ouest. « du midi au septentrion. Restons « un instant sur ces rives embau-« mées, et mêlons le vin le plus « vif, à cette onde limpide. Buvons « à ta gloire dans les coupes de « la joie, et soyons heureux de « demeurer à ta suite, car ton

« extérieur est plein d'amabilité, le « sourire est sur tes lèvres, quand « le tranchant de ton épée tou-« jours victorieuse cesse de faire a couler le sang de tes ennemis : « ô monroi! ne me reproche pas « de pleurer le doux séjour d'Hi-« ma : quand je me rappelle ceux « qui y demeurent et qui me sont " si chers, mon cœur se sent brû-« ler d'une flamme dévorante, car « je suis toujours en alarmes sur « ses tentes et sur ceux qui les ha-« bitent. On dit qu'au-delà du dé-« sert, on trouve des tentes d'une « richesse merveilleuse, fermées u par des étoffes de soie que la « Grèce a tissues et parées de pein-« tures délicieuses: on reste im-« mobile à leur éclat céleste, et « moi je leur préfère le gazon d'Hi59

" ma, car le pied d'Ibla l'a foulé. « Quand je quittai Hima, mon « cœur se mourait, mais mon roi « m'a rappelé, je reverrai Hima. « Quand les peuples me deman-« deront quel est ce vaillant guerrier « que son courage, plus encore que « son rang, élève au-dessus de tous « les Arabes, je leur répondrai : « c'est Zoheir, noble par sa nais-" sance, plus noble par sa valeur " et qu'aucun prince ne peut at-" teindre : la nuit ne peut enve-« lopper ses exploits de son obscu-" rité : l'éclat dont il brille est " une masse d'onyx : Puisse-t-il « réussir dans toutes ses entreprises " et que la mort ne marche qu'à « la suite de ses armées! »

Ces vers charmèrent le roi : que Dieu, s'écria-t-il, ne ferme jamais

ta bouche, et malheur sur l'homme qui troublera ton repos! Par la foi d'un Arabe, tu fais honneur à la nature. Il continuait ainsi à le louer et à le remercier, quand tout-à-coup un nuage épais de poussière descend de la montagne, s'ouvre, et découvre cent cavaliers revêtus d'acier et conduits par un chevalier semblable à un haut dattier : il avait sur sa tête un turban d'étoffe de soie de Kufian, et ses épaules étaient couvertes d'un manteau dont la Grèce avait fourni les vives couleurs; il montait un superbe coursier arabe: lorsqu'ils furent arrivés au bord du lac, le premier rang s'arrêta, le chef mit pied à terre, et s'étant incliné profondément devant le roi, il lui adressa ces paroles : " Puissant roi! toi

« le protecteur et le défenseur des « opprimés, sois mon bouclier, et « mon appui contre mes ennemis. « Tu es le soutien de l'orphelin, et « ta main généreuse verse le baume « salutaire sur les blessures de l'ame : « la fortune m'a plongé dans l'abî-« me, mon sein est oppressé, mon « cœur est déchiré par la peine : " un homme superbe est venu fon-« dre sur nous, il nous a menacés de « sa force, il a fait trembler nos " guerriers et pâlir nos vierges; la « mort le devance, et la terreur le " précède: protège-nous contre sa " violence, avant que ses farouches « soldats ne traînent par les cheveux « nos femmes en captivité. » Il finissait à peine de parler, et

Il finissait à peine de parler, et déjà le prince Malik le serrait dans ses bras : ô mon frère! lui disait-il, que Dieu ne permette plus que tes yeux versent des larmes, et dis-nous promptement le sujet de tes peines.

Ce jeune prince était Hassan le Mazinite, frère de lait du prince Malik. Le roi avait autrefois fait sa mère prisonnière, quand il était encore à la mamelle, et comme son époux avait été tué dans le combat, Zoheir l'avait emmenée : Temadhur venait de donner le jour au prince Malik, et elle le confia aux soins de cette jeune captive, pour qu'elle l'allaitât avec son fils : elle nourrit donc et sevra en même temps les deux enfans, et elle resta auprès de Temadhur, jusqu'à ce que sa sœur ayant appris le lieu de sa demeure, vint à la cour de Zoheir, pour l'engager à revenir dans son pays: elle demanda sa liberté à Themadur, qui la lui

accorda, et la renvoya comblée de riches présens: elle revit donc la terre de ses pères, et s'occupa de l'éducation de son fils: il grandit sous ses yeux, se fortifia, et devint l'espoir de la noble tribu de Mazin: sa tribu l'aimait pour son courage, car il était brillant et rapide comme la foudre, et elle se mit sous sa protection.

Or voici quelle était la cause de l'arrivée soudaine de Hassan à la tente du roi Zoheïr: Hassan avait un oncle maternel, nommé Nadjim le Mazinite qui avait une fille d'une rare beauté: Hassan en était épris, mais avant qu'il eût osé lui avouer son amour, Awef fils d'Alkem de la tribu de 'Terjem, se présenta un jour à Nadjim: il était renommé pour sa valeur, et puissament riche

en troupeaux : à son arrivée Nadjim l'invita à une fête, dans laquelle le vin coula à grands flots. Lorsque cette liqueur eut porté son feu dans la tête d'Awef, il se jeta aux pieds de Nadjim, lui demanda sa fille, et l'ayant ébloui par le tableau de ses richesses, il obtint la promesse de sa main. Hassan était présent, et sentant que s'il gardait plus longtemps le silence, il allait voir la main de sa cousine accordée à un autre que lui, il se leva précipitament et s'écria : Mon oncle, gardezvous de donner votre fille à cet homme, car je vous la demande. moi, pour moi, et je dois lui être préféré par mon rang, et plus encore par la considération dont je jouis dans cette tribu : je ne souffrirai pas que la fille de mon oncle

quitte sa tente pour celle d'un étranger: auparavant il faudra m'arracher la vie. Misérable, s'écria Awef, astu la présomption de t'égaler à moi, toi, perdu dans la foule des orphelins.

Si tu n'étais pas dans la tente de mon oncle, lui répondit Hassan, rouge de colère, j'aurais puni ta langue en faisant rouler ta tête à mes pieds: tu vantes tes richesses, apprends que tous les cœurs des Arabes sont à moi, et si tu te sens le courage d'essayer tes forces contre les miennes, sors, viens sur le champ de bataille, et je montrerai à tous les guerriers comme je punis l'insolence.

A ces mots la lumière s'éteignit dans les yeux d'Awef, le sang les remplit, il sortit, s'élança sur son

cheval, Hassan en fit autant, et tous deux se précipitèrent l'un sur l'autre. la terre tremblait sous les pieds de leurs coursiers et toute la tribu de-Mazin sortit de ses tentes pour voir ce combat. Nazema, la fille de Nadjim y vint avec toutes les femmes de sa suite. Dès qu'Hassan vit que sa cousine était témoin de son combat, il fut certain de sa victoire: il observe son ennemi, le saisit à bras-le-corps, le serre de toute sa force, et lui ôtant tout moyen de s'échapper, ill'enlève par les anneaux de sa cotte de maille, le précipite par terre, et le fait son prisonnier. Il s'élance aussitôt pour lui trancher la tête, mais son oncle l'arrête, en lui disant : Hassan, accorde-lui la vie à ma considération, car il a mangé avec moi, et il s'est mis

sous ma protection; Hassan céda à sa prière, et se contenta de lui couper sa chevelure. Awef couvert de honte, quitta la tribu de Mazin, la rage dans le cœur. Cet événement se répandit dans toutes les tribus arabes, et redoubla l'estime que l'on avait pour Hassan.

Peu de tems après, un esclave vint dire à Hassan: J'ai entendu votre oncle dire à sa femme: Hassan est vraiment un brave et généreux jeune homme, mais il n'a pas de quoi former un établissement, et je crains qu'en lui accordant ma fille, il ne lui donne pas un sort digne d'elle. Qu'à cela ne tienne, dit Hassan: alors il assembla plusieurs guerriers d'élite, et partit avec eux dans l'intention d'attaquer quelques hordes arabes, et de les piller.

Oosak était roi d'une des nombreuses tribus arabes de Cathan; il était un des nobles guerriers de ce siècle ignoré : mille ennemis pouvaient l'attaquer à-la-fois, sans lui inspirer la moindre crainte : il pouvait mettre sur pied une armée nombreuse, mais une famine ayant ravagé ses terres, il partit avec l'élite de ses guerriers, attaqua la tribu de Mazin, et s'établit sur ses terres. Un jour qu'il se promenait dans une prairie, il s'arrêta au bord d'un lac-Le destin dont nul mortel ne peut éviter les arrêts, amena au même endroit Nazema, fille de Nadjim, tandis qu'Hassan était allé lui conquérir une dot.

Oosak, spectateur des divertissemens des jeunes filles, distingua surtout Nazema, car elle était à ses

compagnes ce qu'est le palmier superbe au flexible érable, et au jeune acacia: la joie de la candeur animait ses yeux d'un feu aussi pur que vif; ses longs cheveux retombaient en boucles argentées sur ses épaules d'albâtre, et son rire découvrait deux rangs de perles au milieu des rubis. Oosak était sous le charme, et hors de lui. Les jeunes filles, sans défiance, se livraient aux jeux bruyans de l'innocence, quand elles aperçurent qu'Oosak les examinait. Elles prennent aussitôt la fuite, en lui disant : indiscret Arabe, n'avez-vous pas de honte de venir ainsi surprendre les filles des guerriers et de troubler leurs jeux.

Oosak sourit de leur petite colère, et arrêtant une vieille esclave qui les accompagnait : ma bonne, lui demanda-t-il, en lui mettant au doigt un anneau d'or, quelle est, je vous prie, cette jeune personne si svelte, qui passe toutes ses compagnes en beauté, en grace et en légèreté? Quel est son père? Est-elle vierge, fiancée ou mariée? C'est Nazema. lui répondit la vieille, fille de Nadjim, elle n'est pas encore mariée, mais elle ne tardera pas à l'être, car il n'est pas un Arabe qui puisse la voir sans l'aimer et sans désirer d'être son époux; mais son père n'en trouve aucun assez riche pour lui donner la main de sa fille. A ces paroles, l'amour d'Oosak devint plus vif encore, et l'espoir entra dans son cœur. Le lendemain dès l'aube du jour, il envoya demander à Nadjim la main de sa fille, et quel était le prix qu'il voulait y mettre.

Dites à votre maître, répondit Nadjim à celui qui lui apportait la demande d'Oosak, que ma fille est sans prix, et qu'elle n'est pas à marier, car je l'ai fiancée à Hassan mon neveu, qui dans ce moment est en course pour lui gagner une dot; je ne peux donc plus en disposer, car j'ai donné ma parole, et Hassan est trop brave pour souffrir un affront, et pour se laisser enlever une jeune beauté qu'il adore, et dont il est aimé. Le messager rapporta cette réponse à Oosak sans y rien changer, et Oosak, dans sa colère, jura qu'il enlèverait Nazema, qu'il en ferait son esclave, et qu'il porterait la mort et la désolation sur la tribu de Mazin.

Sur ces entrefaites, Hassan revint de sa course avec un riche butin: quand il eut fait la part des guer-

riers qui l'avaient accompagné, il lui resta encore des richesses immenses, qu'il offrit toutes à son oncle, ne se réservant que cinq cents chameaux qu'il destinait à Nazema le jour de son mariage, dont il conjura son oncle de fixer la cérémonie: son oncle ne lui cacha pas la demande qu'Oosak lui avait fait de la main de sa fille, et son refus. A cette nouvelle Hassan ne put modérer sa colère, si Oosak ose me disputer Nazema, s'écria-t-il, malheur à lui, je punirai sa langue de son audace, je le couperai en morceaux, et ses membres déchirés engraisseront les champs de Mazin; si vous craignez que nos forces ne soient pas suffisantes, j'irai trouver Zoheir, le roi d'Abs et d'Adnan, le père de mon frère Malik, je lui raconterai

ce que nous pouvons craindre d'Oo-sak, il me donnera ses guerriers qui ne craignent pas même Choroès-Nurhirvan.

Hassan rassura ainsi son oncle, qui consentit à la cérémonie de son mariage. On égorgea des chameaux et des brebis, on fit couler le vin en abondance, et pendant sept jours, on ne s'occupa que de jeux et de festins : le huitième commençait, on parait Nazema de la robe nuptiale, on la couvrait de pierreries et d'étoffes brillantes, elle marchait à l'autel, quand on reçut la nouvelle qu'Oosak était entré sur les terres de Nedjim, qu'il les ravageait, qu'il avait déjà massacré une grande partie de ses habitans, et qu'il s'avançait comme un torrent pour emmener captives toutes les

II.

femmes et les filles de Mazin:

Nedjim assembla près de lui tous les chefs de sa tribu que le mariage de sa fille avait réunis sous ses tentes, et les consulta sur le parti qu'il avait à prendre. Tous lui dirent : nous ne sommes pas en état de combattre Oosak, qui marche sur nous avec tous les guerriers de la tribu de Cathan, qui a pour auxiliaires ceux des tribus de Zerker et d'Anka. qui est suivi d'Awed, qui ne peut oublier qu'Hassan l'a fait son prisonnier, et ne lui a accordé la vie qu'après l'avoir déshonoré en lui coupant sa chevelure, et qui attend encore un corps de troupes de Masood, fils de Moosad le Kelbien; nous ne sommes pas assez présomptueux pour nous croire capables de pouvoir résister seuls à tant de for-

ces réunies : il ne nous reste donc qu'un parli à prendre, c'estd'appaiser le courroux d'Oosak, de le désarmer à force de soumission, et d'acheter la paix par tous les sacrifices qu'il exigera. A ces mots, Hassan se sentit pénétré de douleur, il ne pouvait se dissimuler combien les craintes de son oncle et de tous les chefs de sa tribu étaient fondées, mais il ne doutait pas non plus que le premier sacrifice qu'Oosak exigerait serait la main de Nazema, et dût son sang, celui de son oncle, celui de tous ses guerriers couler, dussent les terres être ravagées, les tentes brûlées, les habitans égorgés, les femmes déshonorées et traînées en captivité, il ne pouvait se décider à renoncer à la possession de Nazema: il se leva donc, et affectant

un calme qui était bien loin de son ame, il leur dit:

Si je n'écontais que mon courage, si je n'exposais que mes jours, je vous dirais : Marchons, marchons serrés contre cette foule d'esclaves rassemblés malgré eux et qu'un furieux mène à la mort pour satisfaire son orgueil et son caprice : ce n'est pas le nombre des soldats. c'est leur valeur qui fait la force des armées : un brave, dans la mêlée, vaut mieux que cent esclaves, et l'on est bien fort quand on défend sa femme, ses enfans, la tête de son père, sa tente et ses troupeaux. Dieu double les forces de celui qui combat pour la justice; mais je me repentirais d'avoir fait couler témérairement une seule goutte de votre sang.

Le nombre de nos ennemis vous cause une crainte qui peut être juste : eh bien! opposons le nombre au nombre, et le courage à la fureur. Je ne vous demande que neuf jours, trois me suffiront pour me rendre auprès de Zoheir, le noble roi d'Abs et d'Adnan, il me donnera mon frère Malik et l'élite de ses guerriers: trois jours suffirent pour les armer et pour les rassembler: trois jours nous ramèneront sous vos tentes, et le dixième nous fondrons comme l'aigle de la montagne, comme le lion de la forêt, sur cette multitude d'esclaves, et nous les disperserons devant nous comme le vent de l'est chasse devant lui le sable du désert.

Ce discours d'Hassan les ébranla, mais l'un d'eux, que ses cheveux blancs et le souvenir d'une longue

r

S

valeur toujours heureuse rendaient également respectable, se leva et lui dit :

Jeune homme, j'aime ton audace, elle convient à ton âge. Malheur à celui qui, dans sa force, consulte la prudence pluiôt que son courage! mais quand la vieillesse éteint le feu de notre ame, et ne permet plus à notre sang de bouillir dans nos veines, nous calculons alors les chances du combat, et nous apprécions la vie des hommes. Je ne doute pas que le généreux Zoheir ne t'accorde le secours que tu vas lui demander, je ne doute pas qu'il ne soit suffisant pour rétablir l'équilibre de la balance du Destin; mais tu demandes neuf jours, et Oosak est sur nos terres, et dans trois jours il sera devant nos tentes. Présenterons-nous la gorge au fer de ses soldats, ou fuirons-nous devant eux comme le paisible chameau et la timide brebis?

Ecoutez-moi, reprit Hassan, rappelez auprès de vous les habitans des campagnes, leurs femmes et leurs enfans : abandonnez les troupeaux et les esclaves, la victoire nous les rendra : restez sous vos tentes, entourez - les d'un large fossé, fortifiez-les d'une double palissade, n'en sortez pas, quelqu'insulte, quelque provocation qu'on vous fasse : le dixième jour, quand vous verrez des feux briller sur le sommet de la montagne, et la poussière descendre en tourbillons, sortez alors de vos tentes, sortez en comme le torrent, poussez un cri terrible auquel je ré-

9

e

pondrai, et je vous apporterai la victoire sur le char de la mort.

Nedjim, tous les chefs des tribus, tous les guerriers, jeunes et vieux, applaudissent aux paroles d'Hassan, il a fait passer dans leurs cœurs son courage et sa confiance. ils ne doutent pas de ses promesses, et tous lui disent : Pars, généreux et brave Hassan, pars et reviens en assurance. Nous te garderons ta Nazema, et tu la retrouveras toujours pure comme l'Aurore, toujours fidèle comme la colombe. Hassan, au comble de la joie, ne perdit pas un instant, il baisa la main de son oncle, prit un baiser sur les lèvres de corail de Nazema, choisit cent jeunes cavaliers, et se dirigea vers le lac de Zatool-Irsad.

CHAPITRE V.

Antar était auprès de Zoheir, quand Hassan se présenta devant lui sur les bords du lac de Zatoo-Irsad, et qu'après avoir embrassé le prince Malik, il réclama son secours contre Oosak, en lui faisant le récit de son invasion, et de la cruelle position dans laquelle il avait laissé son oncle Nedjim, sa bienaimée Nazema, et tous les guerriers de la tribu de Mazin: il se sentit vivement ému de ce récit, et baisant la main duroi, ô mon maître! lui dit-il, confiez-moi cette expédition,

laissez-moi partir avec Hassan, et soyez sûr que je détruirai ses ennemis, quel que soit leur nombre. Mon fils, dit Zoheïr à Malîk, c'est vous qui irez secourir votre frère; emmenez avec vous Antar, avec mille de nos guerriers dont je vous laisse le choix, et ne revenez que quand vous aurez délivré son pays d'Oosak et de ses alliés.

Le roi fit préparer un festin pour Hassan et pour ses guerriers : et Malik s'occupa avec Antar de tous les préparatifs de l'expédition. Ils choisirent dans la tribu mille des plus braves cavaliers, qui se trouvèrent prêts le troisième jour, et qui se mirent en route avec le désir de combattre, et l'assurance de vaincre. Antar se fit accompagner par son frère Shibood, et Hassan était au

comble du bonheur en voyant à ses côtés le prince Malik et l'impétueux Antar. Tandis qu'ils marchaient et que leurs brillantes cuirasses étincelaient des rayons du soleil, Malik dit à Antar : Noble écuyer, récitenous donc quelques-uns de tes beaux vers. Volontiers, seigneur, lui répondit Antar, et aussitôt il récita ce chant guerrier :

" Je soupire après l'instant où je
" verrai briller le glaive tranchant,
" et la lance affilée: j'ai soif des cou" pes de la mort que les braves ne
" repoussent pas, et dont ils abreu" vent leurs ennemis. Quand les ar" mées se mêlent, que les chevaux
" se cabrent devant les lances, quand
" un nuage de poussière étend sur
" le champ de bataille une obscurité
" pareille à celle qui présage à la

« terre un orage prochain, j'aime à « voir les glaives se croisant, sillon-« ner d'éclairs ce ciel ténébreux, et « le fer de la lance étinceler comme « la comète sanglante et chevelue. « L'honneur, l'élévation, l'accom-« plissement de tous les désirs sont « pour celui qui marche avec cou-" rage aux combats, lui seul cueil-« lera des lauriers : qu'un guerrier « s'élance au milieu des héros, que « son cœur demeure sans effroi sous « les coups redoublés du glaive · à deux tranchans, que sa lance « renverse tout devant lui, que son « épée dégoutte le sang, qu'au milieu « des dangers il soit calme, et im-« passible à la douleur, voilà mon « frère d'arme, nous marcherons en-« semble, nous nous serrerons l'un « contrel'autre, et la faible lance de

" Cathan viendra se briser sur nos
" cœurs : c'est au lâche à traîner
" une méprisable vie dans le dés" honneur et la honte : aucun ami
" ne donnera une larme à son tré" pas ; la jeune beauté ne pleure que
" le guerrier qui s'est montré ferme
" le jour du combat. Si je dois y
" périr, il en est une qui s'écriera :
" il était connu sur le champ de ba-

" taille, il honora sa famille qui le " repoussait, il fut un lion coura-

" geux, et c'est lui qui défendit

" mon honneur et les tentes de

" mes parens. »

Noble cavalier, dit Hassan à Antar, si vous égalez les plus braves guerriers en valeur, en noblesse, en générosité, vous les surpassez tous en éloquence; vous êtes vraiment le phénix de notre siècle.

Le second jour de leur marche, Antar ayant, selon sa coutume, devancé tous les guerriers, et s'étant écarté de la route que l'on suivait, descendit dans une profonde vallée, où il aperçut deux cavaliers qui se battaient à outrance; Antar pressa son cheval, et courant à eux, arrêtez, leur cria-t-il, arrêtez et dites-moile sujet de votre querelle, car je vois à vos armes, à vos habits, que vous n'êtes pas ennemis, et que vous êtes de la même tribu. Nous sommes plus encore, dit le plus jeune des deux, en venant se ranger près d'Antar, car nous sommes frères. Noble chevalier, je me confie à votre loyauté, et j'implore votre protection. Je vous l'accorde, lui repartit Antar, mais racontezmoi ce qui a pu occasionner un combat aussi contraire aux lois de la nature.

Je vous ai dit, reprit le jeune Arabe, que ce guerrier était mon frère, né du même père et de la même mère que moi : il est mon aîné de deux ans : notre père était un des chefs de notre tribu, il se nommait Amroo, fils d'Harith, et petit-fils de Teba. Un jour qu'Harith était assis dans la prairie, ses troupeaux s'écartèrent et un de ses chamaux se perdit. Comme il y mettait un grand prix, car c'était le plus fort et le plus beau de tous ceux qu'il conduisait, il s'en informa à plusieurs bergers, et l'un d'eux lui répondit : seigneur, je vis hier ce chameau s'éloigner du pâturage, je le poursuivis long-temps pour le ramener, mais je fus bientôt accablé

de lassitude; désespérant alors de l'atteindre, je ramassai une pierre noire, dure et brillante, et je la lui lançai de toute ma force: elle le frappa au côté droit, sortit par le gauche et l'étendit mort sur le sable: je m'en approchai, il était baigné dans son sang, et la pierre était à côté de lui.

Mon aïeul monta aussitôt à cheval, et guidé par le berger, il arriva au lieu où était le chameau; il examina sa blessure, il prit ensuite la pierre qui l'avait frappé et l'ayant attentivement considérée; il reconnut que c'était une pierre météorique lancée du ciel par la foudre, il l'emporta avec lui, et la donna à un forgeron, pour qu'il lui en fit une épée: l'habile ouvrier lui rapporta au bout de trois jours une lame brillante et supérieurement trempée, longue de

deux coudées et large de deux palmes. Mon aïeul lui en témoigna toute sa reconnaissance, mais le forgeron lui ayant dit : je vous ai apporté une épée excellente, mais qui forgera le bras digne de la manier? Mon aïeul irrité de son insolence, lui répondit : elle est dans cette main, et en même temps il fit rouler la tête du forgeron à ses pieds, en s'écriant: c'est moi seul qui en serai le maître. Il y sit mettre une poignée et un fourreau d'or et la nomma Dhami, à cause de sa dureté : elle resta parmi ses trésors, et mon père à sa mort en hérita ainsi que de toutes ses armes. Lorsque mon père sentit que sa fin approchait, il m'appela près de lui, et quand nous fûmes seuls, il me dit: mon fils, je connais l'humeur de votre frère, il aime la

violence et méprise la justice : je prévois donc que loin de partager avec vous mes biens, comme doit le faire un frère généreux, il se prévaudra de son droit d'aînesse pour ne vous en donner aucune portion. Quelle mesure dois-je donc prendre, lui dis-je? Prenez Dhami, ma forte épée, me dit-il, et quand vous verrez que votre frère s'emparera par force, de tous mes biens, de mes richesses, et de mes troupeaux, contentez-vous de cette épée, elle suffira peut-être à votre fortune, car si vous l'offrez à Nushirvan, roi de Perse, il vous comblera de faveurs et de richesses, et si vous la portez en Europe, ses princes et ses empereurs se disputeront à qui vous en donnera plus d'or et plus d'argent.

Je suivis le conseil de mon père, j'attendis la nuit, et profitant de son obscurité, je m'emparai de Dhami, et je vins l'enterrer dans cet endroit, après quoi je retournai près de mon père à qui je rendis compte de ce que je venais de faire. Il approuva tout, et je restai près de lui jusqu'à sa mort. A peine l'eûmes-nous mis dans le tombeau, que mon frère s'empara de tout ce que mon père avait possédé, et ne me donna pas même la corde d'un arc: mais lorsqu'il prit les armes, il ne trouva pas Dhami, et il me la demanda.

Je répondis que j'ignorais où elle était. Vous mentez, me dit-il, vous seul avez pu me l'enlever, vous seul l'avez osé, et en même-temps il me maltraita avec violence. Alors, craignant tout de sa fureur, et cher-

chant à l'appaiser, je lui rendis compte du conseil que notre père m'avait donné en mourant, et je lui avouai que c'était par son ordre que je l'avais enterrée dans cet endroit : il s'y rendit avec moi, mais nous l'avons cherché vainement : sans doute quelqu'un l'aura découvert, et l'aura enlevée: mon frère voyant que nos recherches étaient inutiles. a suspecté ma bonne foi, il m'a demandé avec colère où je l'avais mise; et me voyant errer de place en place, il s'est jeté sur moi comme un furieux, en s'écriant: misérable, vous savez où est cette épée, et vous ne cherchez qu'à me tromper: mais vous la trouverez, ou votre mort est certaine; et effectivement il m'attaqua et voulait me tuer: je me suis défendu jusqu'à votre arrivée, mais

il est plus âgé que moi, plus fort; mieux armé, et vous seul pouvez me protéger.

Antar ému de compassion pour ce jeune homme, se tourna vers son frère, et lui dit avec fermeté: pourquoi tyrannisez - vous votre frère et êtes-vous injuste envers lui? Les biens de votre père lui appartiennent comme à vous, pourquoi ne pas les partager? Vil esclave, lui répond l'Arabe, enflammé de fureur, mêle-toi de tes affaires, et ne t'immisce pas dans ce qui ne te regarde pas ; en même-temps il courut sur Antar pour le frapper, le regardant comme un homme ordinaire, mais Antar ne lui donna pas le temps de l'attaquer ; il tomba sur lui, le frappa de sa lance; elle perça sa poitrine et sortit de dix palmes

entre ses deux épaules. Il tomba mort et roula sur la poussière. Maintenant, dit-il à son jeune frère, retournez dans votre famille, reprenez les biens de votre père, et si quelqu'un ose vous en disputer la possession, dites-lui que c'est Antar qui vous les a donnés, parce qu'ils vous appartenaient : et s'il insiste, venez me trouver partout où je serai: mon nom est connu dans toutes les tribus, je suis Antar, je viendrai avec vous, et j'apporterai la mort. Le jeune Arabe lui témoigna toute sa reconnaissance, et partit en disant : mon frère est mort sous votre lance, ce n'est pas ma main qui a versé son sang, je n'ai ni remords ni ennemi, et personne ne me disputera mon bien. Antar descendit de cheval pour se reposer un

instant, et ayant retiré avec quelque peine sa lance du corps de l'Arabe qu'il venait de tuer, il en enfonça le fer dans le sable pour le nettoyer du sang qui le couvrait : il éprouve de la résistance; il écarte le sable avec sa main, et découvre la fameuse épée , cause de son combat, et qui en devient la récom-Pense : ce n'est pas au hasard qu'il attribue ce bonheur, c'est à Dieu qu'il en adresse les remercimens, et il s'écrie : tu me l'as donnée pour défendre la justice et protéger la faiblesse et l'innocence, je ne tromperai pas ta volonté! O mon Dieu! tu m'as donné la force et le courage du lion; mon genou presse les flancs d'Abjer, Dhami brille dans ma main, je combats pour lbla. Quel est donc le mortel qui peut me résister? Il remonta à cheval, portant dans sa main sa nouvelle épée: dès qu'il eut rejoint ses compagnons d'armes, il la montra au prince Malik, et lui raconta comment il s'en trouvait possesseur. Le prince l'admira, et lui dit: le ciel devait la plus belle épée de l'univers, au plus brave guerrier de son siècle.

Ils continuèrent leur route jusqu'au milieu du jour, et alors ils virent descendre d'une haute montagne qui était à leur gauche cinq cents cavaliers tout couverts d'acier. Va, dit Antar à Shibood, va t'informer qui sont ces Arabes qui marchent à nos côtés. Shibood partit, et revint avec la rapidité de l'oiseau: fils de ma mère, s'écria-t-il, ce sont vos ennemis, c'est l'armée de Gheidac.

Voici la circonstance qui l'avait amenée. Oosak avait demandé du secours à Gheidac lorsqu'il méditait d'attaquer la tribu de Mazin. Or, Gheidac brûlait du désir de se venger d'Antar, qui avait tué son père: en grandissant, il devint un brave et redoutable guerrier, et son nom était célèbre dans toutes les tribus, elles se soumirent presque toutes à lui, il remplaça ainsi son père: mais l'orgueil ternit bientôt toutes ses bonnes qualités: il devint méchant, et il traitait ses peuples comme de vils esclaves.

Parmi ses courtisans était un certain Codhaah, qui le haïssait, mais qui cachait ses sentimens secrets sous les dehors trompeurs de l'adulation, et qui ne cherchait qu'à le perdre par ses conseils perfides; il

II.

lui dit donc un jour : Gheidac, tu es un roi puissant, on connaît ta valeur, tous tes voisins te redoutent, et briguent ton alliance, mais comment est-il possible que tu sois si fier avec tous les guerriers, toi qui n'as pas encore vengé la mort de ton père; songe que tu es le brave des braves, et mérite ce titre. Et quel est donc le roi, s'écria Gheidac, sur qui doit tomber ma colère? Ce n'est pas sur un roi, lui répondit Codhaah, ce n'est pas même sur un noble Arabe ou un simple guerrier. c'est sur Antar: - Quel est donc cet Antar? - C'est un Africain, c'est un esclave de la tribu d'Abs et d'Adnan, qui, par son audace et sa férocité, est venu à bout de subjuguer son roi et sa tribu qui le regardent comme un héros. A ces mots la fureur obscurcit la vue de Gheidac, il donna sur-le-champ l'ordre de réunir ses guerriers, et il s'écria : je marcherai sur la tribu d'Abs et d'Adnan, je massacrerai Antar, j'exterminerai tous ses guerriers; malheur à son roi, malheur à ses femmes et à ses enfans, je les traînerai captifs à mon char, et j'en récompenserai mes soldats. A sa voix, on obéit, on s'arme et l'on attend l'ordre du départ.

Ce fut dans ce moment même que l'envoyé d'Oosak vint trouver Gheidac, et réclamer son alliance et son secours contre la tribu de Mazin; Gheidac remit donc sa vengeance particulière à un autre temps, et il marcha à la tête de l'élite de ses guerriers pour se réunir à Oosak. Il marchait à lui, et il n'était plus qu'à

deux journées de ses tentes, lorsqu'il rencontra Antar et les Absiens.

Lorsque Shibood eut annoncé cette nouvelle à Antar, il en fut enchanté. Je vais donc, dit-il, réunir aujourd'hui Gheidac à son père, et porter encore une fois le deuil et la mort dans sa famille.

De son côté Gheidac était transportédejoie d'avoir rencontré Antar et les guerriers de la tribu d'Abs, avant d'avoir joint Oosak et son armée. Je ne partagerai avec personne, se disait-il, ni les dangers du combat, ni les honneurs de la victoire, je ne devrai qu'à moi ma vengeance. En même temps il cria à ses guerriers : Voici un jour heureux. Je vais me venger, et effacer mon déshonneur. Aussitôt il fondit sur les Absiens, comme la pluie tombe par

torrens sur la terre. Mais Antar l'attendait, il était fier de monter Abjer, il était impatient d'exercer Dhami. La mêlée devint donc générale en un instant : les lâches l'évitèrent et s'enfuirent, mais les braves restèrent fermes sur le champ de bataille, et combattirent homme à homme, et corps à corps; la terre tremblait sous les pieds des chevaux, le ciel fut obscurci par un nuage de poussière, les guerriers furent couverts de sang et de blessures, et mille épées moissonnaient dans le champ de la mort. Le jour commençait à tomber, et le combat durait encore: Antar cependant se portait partout, et partout les rangs s'ouvraient devant lui, mais à peine avait-il quitté une place, qu'elle se trouvait couverte de nouveaux guerriers, semblables aux flots

de la mer, qui ne reculent devant un roc, que pour revenir le battre avec plus de violence. Gheidac voyant les exploits d'Antar, rugit comme un lion, et se précipite sur lui. Antar l'avait remarqué, il s'arrête, l'attend tranquillement, se contente quelque tems de parerses coups, lui laisseé puiserses forces en efforts impuissans, et quand, à la faiblesse de ses coups, il s'aperçoit de son épuisement, alors il l'attaque, tourne autour de lui, comme un lion furieux autour d'un timide troupeau, le harcèle sans relâche, le presse avec vigueur, touche enfin son étrier du sien. s'arrête et lui porte sur la tête un coup de son épée fulminante. La lame brûlante fend le casque, la tête, les épaules; et le corps de Gheidac tombe séparé des deux côtés de

son cheval. Les guerriers voyant le coup terrible qui l'abat, sont saisis d'effroi : Quel est donc ce noir démon, s'écrient-ils? Car jamais un mortel n'a déployé une force pareille. En même temps ils prennent tous la fuite, en lui criant : Que le ciel maudisse ta mère! Que ton épée est terrible! Que ta lance est perçante!

Antar et ses compagnons après avoir couvert la terre de morts et de mourans, rassemblèrent les esclaves, les chevaux épars dans la plaine, et tout ce qui suivait le corps des guerriers rassemblés par Gheidac, ce qui forma un immense butin, alors ils s'empressèrent d'aller rejoindre Hassan, et de hâter leur marche, pour se trouver au moment fixé sur les

terres de Mazin : Antar précédait tous les guerriers et les animait par ce chant.

« Le ciel a mis dans mes mains « cette épée qui remplit les coupes « de la mort du sang des plus « braves guerriers : c'est mon épée « qui fait ma force, c'est elle qui « fait élever un nuage de pous-« sière sur la tête des combattans « et qui le fait retomber en pluie « de sang: la mort m'en a armé: « ce n'est pas une épée ordinaire; « elle est formée de la matière du « tonnerre, elle est tombée avec « la foudre. Regardez Dhami, et « si elle vous couvre, soyez tran-« quilles, marchez à la victoire. « Elle a tué Gheidac parce qu'il « était oppresseur et qu'il m'in-« sultait. Elle frappera Oosak, je

« la promènerai à droite et à gau-« che, et les rangs s'ouvriront, les « chevaux se cabreront devant elle « et se renverseront sur leurs écu-« yers. O Ibla, on me reproche « la couleur de mon front, mais « mon bras le couvre d'éclat. O « Ibla! les guerriers de ta tribu te « rapporteront mes combats, ils te « diront les coups de ma lance et « ceux de mon épée. Que de cava-« liers n'ont pu soutenir mon choc, « combien d'eux en me voyant ve-« nir à eux, monté sur Abjer, armé « de Dhami, couvert d'un sang « noir, jetteront leurs armes et fui-« ront avec la rapidité du daim! « Mon ambition ne connaît pas de « bornes, tu es mon étoile, et je te « vois placée au-dessus des Pléiades: « je m'éleverai jusqu'à toi. »

Le soleil du troisième jour de leur marche se levait, Hassan se voit au comble de ses voeux, il jette au loin son œil inquiet, il aperçoit le camp de Nedjim, il croit distinguer au milieu la tente de Nazema, il croit la voir environnée de ses femmes et de ses esclaves : son cœur en tressaillant l'assure qu'il ne se trompe pas : il appelle auprès de lui Malik et Antar, et leur dit : O mon frère, ô noble cavalier, le jour du combat est arrivé! jetez les yeux sur cette plaine: voyez-vous dans le lointain ce camp resserré, défendu par de fortes palissades, entouré d'un large fossé, c'est celui de Nedjim qui m'attend. Voyez-vous ces milliers de tentes répandues dans la campagne; ce sont celles d'Oosak et de ses nombreux alliés : c'est en les renversant, c'est en marchant sur leurs corps que nous allons délivrer Nazema, venger les guerriers de Mazin, et reprendre aux vingt rois qui n'attendent que le moment de les massacrer, leur indigne butin. Malik comptait les tentes des ennemis : de quoi vous occupez-vous, lui dit Antar: nous voyons nos ennemis, qu'importe leur nombre? Hassan, donnez-nous le signal du combat.

Aussitôt Hassan fait élever de grands feux sur la montagne, et dit à ses guerriers: Aux armes, suivons Antar! Ils poussent un cri général qui retentit dans toute la plaine, porte l'épouvante dans l'armée d'Oosak et apporte l'espérance dans le camp de Nedjim. Ma fille, dit-il à Nazema, c'est Hassan, il vient de me donner le signal dont nous som-

mes convenus : le destin tient ses balances, puissent - elles nous être favorables! Elles le seront, lui dit Nazema, vous combattez pour la justice, l'amour combat pour la faiblesse, Dieu vous doit la victoire, il est juste, il vous l'accordera. J'en accepte l'augure, lui dit Nedjim en l'embrassant tendrement. En même temps il fait abattre les palissades qui entourent son camp, il en fait combler à quatre endroits différens le fossé, et sort avec tous les Mazinistes en poussant un cri pareil à celui dont Hassan a fait son signal, et qui devient celui d'un combat général.

C'est dans le sang qu'il faut que je trempe mes pinceaux pour peindre cette terrible journée. Qui dira les exploits d'Antar, d'Hassan, du prince Malik? Qui pourra compter les guerriers tombés sous leurs coups? Qui racontera les combats d'Oosak, d'Awef, de Masood et des rois de Kerker et d'Anka?

Oosak se voit attaqué en même tems par les Absiens qui descendent de la montagne avec la rapidité de l'avalanche, et par les guerriers de Mazin qui sortent de leur camp; comme le lion furieux s'élance de sa caverne : il ne se trouble pas, le nombre de ses soldats le rassure et lui promet la victoire : il les rassemble autour de lui, en forme des bataillons qu'il partage en deux corps? Il se met à la tête de l'un et marche à la rencontre d'Hassan: il confie le commandement de l'autre à Awef et le charge de disperser les Mazinistes et de s'emparer des femmes

et des enfans qui sont restés autour de Nazema.

Déjà les Absiens sont dans la plaine, déjà Antar s'est écrié d'une voix aussi forte que le tonnerre : Je suis Antar, le noble cavalier, l'amant d'Ibla. Déjà son bras renverse les tentes, massacre les guerriers, déjà les chevaux se cabrent devant lui et s'abattent sur leurs cavaliers; il se trouve pressé par la foule des ennemis qui l'attaquent tous à la fois. il en saisit un par le pied, l'arrache de dessus son cheval, et le faisant tourner sur sa tête, comme une fronde, il le lance sur un autre, et tous deux expirent du même coup: dans ce moment il entend la voix du prince Malik, qui lui crie : Antar, à mon secours.

Antar s'était porté contre les trou-

pes de Moosad, dont le Tracer baigne les états, il les avait enfoncés, ils fuyaient devant lui, lorsque Moosed, frère de Moosad, accourt sur lui et le sépare des Absiens. Son frère qui voit ce mouvement, arrête les fuyards et revient avec fureur sur Malik. Les deux frères l'attaquent à la fois; le prince se défend vivement, mais occupé à parer les coups redoublés que lui portent ses deux adversaires, iln'a pas le temps de riposter, et il se voit séparé de ses guerriers et entouré d'ennemis, il ne lui reste d'autre espoir que de venger sa mort, en abandonnant la défense de sa vie; c'est lui qui, à son tour attaque comme un furieux les deux frères qui commencent à faiblir, quand Moosed reprenant sa lance qu'il avait quittée pour son cimeterre, la

plonge dans les flancs du cheval de Malik. Le coursier frappé du coup mortel, s'abat, et Malik tombe avec lui sur la poussière. C'est dans ce moment, qu'apercevant Antar qui combattait à cinquante pas de lui, il lui crie d'une voix terrible : Antar, à mon secours. Antar entend ce cri, il voit le danger du prince, la foudre est moins rapide, Moosad veut venir à sa rencontre, Antar est déjà sur lui, déjà Dhami a fait voler sa tête, et Moosed qui se précipitait sur Malik pour profiter de sa chûte, roule mort à ses pieds, percé du fer qui degouttait encore du sang de son frère. Le prince s'élance sur son coursier, et tous deux fondent comme deux aigles sur les soldats d'Oosak

De leur côté les Mazinistes, sortis

de leur camp, comme des furieux; tombaient sur eux, et leurs glaives tranchans répondaient aux provocations, aux insultes, aux injures que pendant neuf jours ils avaient été obligés de dévorer derrière leurs palissades. Le carnage était affreux; la terre est teinte de sang, la mort promènesa faulx dans tous les rangs, la plaine est jonchée des débris des lances, des épées, des chevaux et des cavaliers expirans : le champ de bataille est agité comme l'eau qui bouillonne sur un brasier ardent; la valeur tombe sous la main de fer du destin; les aigles et les vautours planent sur les têtes des combattans. Le lâche meurt en fuyant, le brave tombe en combattant; l'horreur est partout, et partout on entend ce cri épouvantable : La mort! la mort! Antar s'ouvre un passage dans tous les rangs, les guerriers tombent sous ses coups comme les feuilles sous le souffle de Borée quand il arrive du fond du nord entouré de frimas, lorsque le soleil, laissant derrière lui le scorpion, poursuit le sagittaire. Les ennemis rugissent en fuyant devant lui, et l'endroit où il combat devient le champ du carnage.

Depuis longtemps il cherchait à découvrir le panache qui flotte sur le casque d'Oosak, il l'aperçoit enfin à l'entrée d'une tente où il attendait avec impatience qu'on lui amenât sa chère Nazema; à sa place, c'est Antar qu'il voit paraître devant lui : à l'instant la rage rentre dans son cœur, il reprend sa férocité. Fier de la bouté de son armure, et de la trempe de son cimeterre, comptant

sur sa taille gigantesque, et sur sa force plus qu'humaine, il s'élance sur Antar, et pendant une heure entière le succès reste indécis. La fortune semble se plaire à prolonger ce combat affreux qui va décider de la victoire. Mais enfin, Antar impatienté de tant de résistance, serre dans ses dents la bride d'Abjer, se lève sur ses étriers, et prenant Dhami à deux mains il la fait tomber de tout son poids sur le casque d'Oosak, il tombe en éclat, etl'épée fulminante fend la tête et la moitié du corps: Antar s'écrie en même tems : vive Hassan! je suis l'amant d'Ibla.

La chûte d'Oosak fait partout cesser le combat : ses soldats, ses alliés, consternés, épouvantés, ne songent ni à se défendre, ni à le venger, les plus éloignés prennent la fuite, ceux

qui combattaient encore, baissent leurs armes, les présentent en supplians, et demandent la vie. Antar l'accorde à tous, il parcourt le champ de bataille, et cette voix terrible qui annonçait la mort ne proclame plus que le pardon et la paix. En un instant la plaine est balayée de ces milliers de guerriers qui la couvraient, tous s'écoulent par les gorges des montagnes, et l'on ne voit plus debout que les tentes de Nadjim, et des guerriers de la tribu de Mazin. Antar ayant à ses côtés Malik et Hassan, s'avançait vers celle où Nazema attendait en silence au milieu de ses femmes tremblantes, l'issue de la bataille. Elle paraissait tranquille, car elle cachait un poignard qu'elle avait dérobé, décidée à s'en frapper si le sort trahissait son amant ou son

père. Dès qu'elle entendit les cris qui annonçaient le triomphe d'Antar, elle sortit de sa tente, et se précipita au devant de lui; Antar lui présenta Hassan, et son père unit leurs deux mains. Sept jours entiers se passèrent dans les fêtes et les réjouissances, et le huitième, l'heureux Hassan se vit l'époux de la belle Nazema.

Le neuvième jour, quand toutes les fêtes furent terminées, et qu'Hassan se vit au comble du bonheur, les guerriers retournèrent chez eux, et Antar partit avec les Absiens. Nadjim, Hassan, Nazema, et l'élite de la tribu de Mazin le reconduisirent à une journée de marche, et là il reçut leurs adieux et continua sa route.

Malik et Antar machèrent trois

jours au travers des plaines du désert pour revenir dans leur patrie, lorsqu'ils en furent près ils envoyèrent un messager annoncer leur retour à Zoheir: il était très-inquiet de cette expédition et il craignait particulièrement pour Antar, car il savait qu'il était environné d'ennemis secrets et d'envieux, et que leur nombre surpassait de beaucoup celui de ses amis.

A leur tête était toujours Rebia, fils de Zead; il avait un frère nommé Amarak, c'était un des plus nobles de la tribu, mais il était efféminé, ne s'occupant que de sa parure, se couvrant de parfums, et passant sa vie au milieu des femmes et des jeunes filles; ayant entendu parler d'Ibla, et des vers qu'Antar avait faits pour elle, il s'enflamma d'a-

mour, et sur sa seule renommée, il se crut une violente passion : enfin, comme l'a dit un poëte, ses oreilles furent amoureuses avant ses veux. Amarak appela donc une de ses esclaves confidente ordinaire de ses amours, et lui dit : va aux habitations de la tribu de Carad, informe-toi d'Ibla, fille de Malik, et sache si ce qu'Antar dit de sa beauté est vrai ou faux, car si elle a autant de charmes qu'il le publie, je la demanderai en mariage et j'en ferai mon épouse. L'esclave obéit, elle se rendit à l'habitation de Malik, se présenta à Ibla, sous le prétexte de lui offrir ses services, et en fut reçue avec bonté : elle vit que la beauté d'Ibla était même au dessus de sa renommée, et que rien n'égalait son esprit, ses grâces et son amabilité; elle revint enthousiasmée auprès d'Amarak. Que Dieu soit béni, lui dit-elle, en entrant dans sa tente! Que son pouvoir est grand et que ses ouvrages sont beaux! Amarak lui demanda la cause de ses exclamations. Ah! lui répondit-elle, c'est Ibla: cette jeune fille n'a pas sa pareille sur la terre: et le ciel lui a accordé des attraits et des charmes que n'ont jamais possédés les filles des plus grands rois.

Amarak en l'entendant ainsi parler, sentit son cœur se remplir d'agitation et de joie. Il se revêtit de ses plus beaux habits, se couvrit des parfums les plus rares, laissa ses cheveux tomber en boucles sur ses épaules découvertes, et montant un cheval blanc comme la neige, il partit pour les tentes de Carad, il ren-

contra sur la route, Malik le père d'Ibla et Amroo son frère, il les salua avec affection, et il dit à Malik: i'allais vous trouver, mon oncle, car j'ai quelque chose à vous communiquer. Si vous avez quelqu'ordre à me donner, quelque demande à me faire, lui dit Malik, il fallait me dépêcher un messager; et sur le champ je me serais rendu près de vous. Ce que j'ai à vous demander, reprit Amarak, nous est personnel à tous deux, et c'est à moi à faire les avances. Je désire ardemment contracter une étroite alliance avec vous : mon bonheur serait d'obtenir la main de votre fille, et je vous la demande. autant pour elle que pour moi, car c'est le seul moyen de laver la tache que lui fait l'amour insolent d'un vil esclave qui a l'audace de le publier.

II.

6

A ce discours Malik versa des larmes de joie, il se crut au comble du bonheur: seigneur, lui dit-il, ma fille est tout à vous, mon fils Amroo et moi, nous sommes les plus obéissans de vos serviteurs, il tendit la main à Amarak et lui promit celle d'Ibla: quand Amarak fut de retour dans sa tente, il fit part à Rebia son frère de tout ce qui venait de se p sser entre Malik et lui; comme il connaissait la haine que Rebia portait à Antar, il ne doutait pas qu'il ne fût enchanté de sa démarche, et qu'il ne la favorisat de tout son pouvoir; quelle fut donc sa surprise lorsque Rebia lui dit: mon frère, je ne te permettrai jamais de suivre un pareil projet, car, si malheureusement Antar vient à l'apprendre. et il est impossible qu'il l'ignore, il

ne laissera pas vivre un seul homme de notre tribu. — Qu'a donc cet Antar de si terrible, reprit Amarak, sachez mon frère que j'ai mille esclaves qui le valent : il s'est fait un nom, parce qu'on a eu l'imprudence de le combattre, il fallait le faire expirer sous le fouet : il est des êtres auxquels il ne faut jamais apprendre leur force; si ce misérable esclave osait se commettre avec moi, je me contenterais de lui dire : je suis Amarak le magnifique.

Mon frère, reprit Rebia, si vous persistez dans votre dessein, suivez de point en point la marche que je vais vous tracer: Antar dans ce moment est absent, mais on dit qu'il revient triomphant, et par conséquent plus orgueilleux que jamais a profitez donc de son absence, ne

perdez pas une heure, faites aujourd'hui les présens de noces au père d'Ibla, épousez-la demain, et que tout soit terminé quand il arrivera: la rage sera dans son cœur, mais il sera forcé de la cacher, et dans tous les cas, c'est sur le père d'Ibla, c'est sur son frère que les effets en tomberont. Amarak reconnut la prudence du conseil que lui donnait Rebia, et promit de s'y conformer: car intérieurement il redoutait Antar, peut-être plus encore qu'il ne désirait Ibla, et il savait que sa mort était certaine, s'il fallait disputer sa possession les armes à la main.

Dès le lendemain matin, Amarak monta donc à cheval, et alla présenter à Malik, la dot et les présens de mariage; mais au même instant arrivait aux tentes d'Abs, un messa-

ger qui annonçait la nouvelle du retour du prince Malik, d'Antar, et de tous les nobles guerriers de leur suite: chacun s'empressa aussitôt de monter à cheval, pour aller à leur rencontre, les embrasser, ou les féliciter. Antar descendit chez ses tantes, et resta jusqu'au matin avec sa mère : il lui demanda des nouvelles d'Ibla, et si, dans son absence elle lui avait parlé de lui. Que Dieu te soutienne mon fils, lui dit sa mère, ne parlons pas d'Ibla, de cette fille charmante : oublie-la, s'il est possible, et si tu as fait un rêve brillant; réveille-toi. - Que voulez-vous dire, ma mère? Ibla.... la mort l'aurait-elle?...-Ibla vit toujours, mais elle n'est plus libre. A ces mots, Antar tressaillit de colère. Quel prince, s'écria-t-il, quel roi

me l'a enlevée? C'est Amarak, lui dit sa mère, le frère de Rebia, il a demandé à Malik la main d'Ibla, il la lui a accordée, et il ne reste plus que le don des présens à faire, et le prix de la dot à fixer. Par la foi d'un Arabe, s'écria Antar, demain je tuerai cet Amarak, fût-il caché dans le palais de Nushirvan roi de Perse: demain le prince Malik sera instruit de mon malheur, et il me donnera les moyens de le réparer.

Il resta près de sa mère le reste de la nuit, et dès que le jour parut, il se rendit à la tente du prince: dès qu'il se présenta, il fut admis, et il lui baisa respectueusement la main, le jeune prince le reçut avec bonté, le fit asseoir à côté de lui, et lui dit: noble écuyer, je vois dans vos yeux que votre nuit a été orageuse, qui peut en avoir troublé le repos? Je l'ai perdu pour toujours, reprit Antar. Que voulez-vous dire lui demanda le prince, confiez-moi le sujet de vos peines, elles seront bientôt finies, s'il est en mon pouvoir de les réparer. Antar, certain de l'amitié du prince et de l'intérêt qu'illui portait, lui fit le récit de tout ce qu'il avait appris de sa mère, de l'amour d'Amarak pour Ibla, de la demande de sa main qu'il avait faite à son père, de la promesse qu'il en avait obtenue, puis il ajouta: je tuerai cet Amarak, j'exterminerai toute cette race de Zeead, et j'abandonnerai à jamais cette tribu d'Abs où je n'ai éprouvé qu'humiliations, injustices et ingratitude. Pourquoi quitter cette terre lui dit le prince avec bonté : je suis

l'ennemi de tes ennemis, les amis sont les miens, mon père te protège, il sait que je te dois la vie; prends donc patience un jour seulement; Malik a promis à Amarak la main d'Ibla, mais le mariage n'est pas fait, et il ne se fera pas : j'ordonnerai tantôt une chasse générale, je la dirigerai vers les tentes de Shedad, je m'y arrêterai : je lui parlerai en particulier, d'abord avec amitié, ensuite en maître s'il le faut; je le presserai de te reconnaître pour son fils, j'exigerai qu'il t'en donne publiquement le titre, alors tu demanderas à Malik la main de sa fille; s'il te la refuse, je m'en empare. comme fils du roi, comme déterminé à en faire mon épouse : j'écarte ainsi tous ses prétendans, je vous

unis secrètement, et je proclame alors le don que je t'aurai fait de sa main.

Antar sentit son âme soulagée, il baisa à plusieurs reprises la main de Malik, et l'espoir rentra dans son cœur: ils montèrent à cheval, et se rendirent auprès du roi auguel Malik fit part de son projet. Zoheir l'approuva et promit de le faire exécuter : le jeune prince partit aussitôt pour la chasse, et se dirigea comme il en était convenu vers la tente de Shedad: mais il ne voulut pas qu'Antar l'y accompagnât, il craignait que Shedad ne fît quelques difficultés qui auraient humilié Antar, et aigri son cœur trop susceptible, il le renvoya donc, et il vint seul parler à Shedad.

Shedad, lui dit-il, jusques à quand

voulez-vous méconnaître votre fils Antar? Votre cœur ne vous parle-til pas pour lui? Je l'aime, mon père l'estime, toute la tribu vous envie un pareil fils; qu'attendez-vous donc pour lui donner un nom qui vous honorera? cédez à ma prière, laissez-moi élever sa tête au niveau de celles des plus nobles chefs, et vous verrez tout ce que la reconnaissance lui fera faire pour vous.

A ces mots, Shedad rougit de colère: quel Arabe, s'écria-t-il, serait assez lâche pour faire une pareille bassesse? Quoi, prince, voulez-vous que l'on dise: le noble Shedad s'est laissé séduire jusqu'à épouser une esclave négresse, il en a eu un fils, et il l'a reconnu, parce qu'il était querelleur, et qu'au lieu de garder paisiblement ses troupeaux, il cherchait à se battre, et qu'il aimait à répandre le sang des hommes?

Quel Arabe reprit à son tour Malik, ayant un telfils, voudrait le renier, dût-il se voir couper en morceaux: songez qu'Antar vous honore: la naissance est un hasard, la valeur est personnelle: vous reclamez nos anciennes coutumes, je leur préfère les nouvelles quand elles sont meilleures. Je vous demandeen ami de reconnaître Antar pour votre fils, je vous avertis que mon père vous le commandera en roi.

Je respecte son autorité, reprit Shedad avec fermeté, mais il n'est pas le maître de me donner un fils que mon cœur repousse; il peut faire un favori d'un esclave, il n'en fera jamais un homme libre: et moimême je ne suis pas le maître de faire entrer dans ma famille, de faire asseoir à côté de mes fils, l'esclave né pour les servir : c'est ma famille qui vous répond : en disant ces mots, il s'inclina profondément et se retira. Le prince Malik consterné de la réponse de Shedad, et de son peu de succès . revint tristement retrouver Antar et ne lui déguisa rien de sa conversation avec son père.

Antar resta toute la nuit dans la tente du prince, mais dès que le jour parut, il monta à cheval pour aller trouver sa mère : en passant dans le quartier de la tribu de Carad, il rencontra Amarak, qui retournait chez lui avec sa suite : il avait passé la nuit sous la tente de Malik, pour régler son mariage avec Ibla : aussitôt qu'il aperçut Antar, la crainte le saisit et

il trembla de tout son corps: cependant il tâcha de se remettre, et affectant même un ton de gaîté, il lui dit: fils de Shedad, où étais-tu donc cette nuit? tes maîtres t'ont cherché, j'étais avec eux, et je me faisais une fête de t'entendre réciter quelques-uns de tes vers, dont ils m'ont fait l'éloge: j'avais l'intention de te faire un cadeau digne de toi.

A ces mots Antar transporté de fureur s'approcha de lui : Amarak, lui dit-il d'une voix étouffée, je ne suis pas fait pour recevoir de toi ni présent ni cadeau, mais si tu t'obstines à prétendre à la main de ma maîtresse, je séparerai, misérable, ton col de tes épaules, je désolerai ta famille, et je changerai ton jour de mariage en un jour de deuil. En même-temps il se précipita sur lui,

le saisit par ses habits, lui fait quitter ses étriers. l'enlève jusqu'à la hauteur de sa tête, l'y maintient quelques instans, et le rejette avec dédain sur la terre: la force avec laquelle Antar le précipita, aurait dû lui briser tout le corps, si le hasard, ou plutôt le mépris d'Antar ne l'eût sauvé; car au lieu de le jeter sur le sable, il le lança dans un bourbier où l'on rassemblait les immondices des troupeaux pour en engraisser ensuite la prairie: Amarak s'y trouva plongé à son grand dépit, mais il paya sa vie de sa honte et de la risée involontaire, mais forcée de toute sa suite, et d'Antar lui-même.

Cependant le prince Malik accourait de toute la vîtesse de son coursier: il redoutait la rencontre d'Antar et d'Amarak, et il voulait en

prévenir les suites dangereuses; il était temps : Amarak étouffant de colère et rougissant de rage, après s'être relevé de sa chûte honteuse, ameutait contre lui les tribus d'Abs et de Carad : Antarmonté sur Abjer, armé de Dhami, les regardait en pitié et était prêt à s'élancer sur les plus audacieux : mais dès qu'il apercut le jeune prince, le calme rentra dans son ame, il vola au-devant de lui, lui baisa respectueusement la main, et lui dit : mon prince, votre présence sauve la tribu de Zeead; j'allais, peut-être, l'exterminer; mais ma colère s'éteint, je crains le blâme, et je ne veux pas que les nobles Arabes disent : un esclave de la tribu d'Abs a exterminé tous les guerriers d'une tribu alliée par le sang et l'amitié. Le prince

admirait sa magnanimité, et l'en félicitait, quand on vit paraître Rebia qui, furieux, accourait pour tuer Antar: il venait d'apprendre sa rencontre avec son frère, et il était parti sur le champ craignant d'avoir plutôt à le venger qu'à le défendre: il redoutait ce moment, et souvent il avait conseillé à Amarak de renoncer à sa passion pour Ibla, qui finirait par causer sa mort, et la perte de toute sa famille. Il se disposait donc à attaquer Antar, lorsque le prince Malik s'écria : arrêtez Rebia, ou par la foi d'un Arabe je vous jure que je n'épargnerai ni vous ni aucun de vos guerriers. Il avait à peine prononcé ces mots, que le roi Zohéir parut suivi de tous les nobles de la tribu d'Abs et d'Adnan : sa présence contint tout le monde, et chacun

s'écria : ne combattons pas devant celui qui rend une égale justice à tous ses sujets.

Le roi avait appris que la tribu de Tey venait au nombre de douze mille hommes, reprendre les armes à la main, Aminak, la fille du buveur de sang: il était alarmé de cette nouvelle, mais il n'en avait encore fait part à personne; il tremblait pour la tribu d'Abs, et ayant appris le différend qui venait de s'élever entre Antar et Amarak, il craignait que la division des partis, ne nuisît à la réunion des forces générales, il était donc monté à cheval, dans l'intention de tout sacrifier à la paix intérieure.

Dès qu'ils virent le roi, Amarak, et son frère se présentèrent à lui, suivis des habitans de la tribu de Zeead et d'un grand nombre de celle d'Abs et de Carad, et tous s'écriaient d'une voix unanime: Grand roi, il n'y a plus de sécurité pour nous dans notre pays tant que vous laisserez vivre ce démon sous la forme de cet esclave noir : il insulte, il maltraite, il massacre impunément tout le monde, fier de la force qu'il doit aux enfers, vous seul pouvez en faire justice. Je la dois à tous, répondit le roi, je la rendrai à tous: dites-moi ce que vous reprochez à Antar; mais comme sa présence pourrait vous gêner, je l'engage à se retirer. Antar obéit au roi, il s'éloigna avec le prince Malik, qui ne voulut pas le quitter; alors Rebia s'avança: chacun se tut pour le laisser parler, il raconta, comment son frère avait demandé en mariage Ibla.

139

la fille de Malik, et qu'Antar avait employé les menaces, et même les mauvais traitemens pour s'y opposer. Zoheir vit bien que la haine et l'envie se liguaient contre Antar; qu'on était injuste et ingrat envers lui; qu'on l'avait trompé par de fausses promesses, mais il sentait en même-temps, qu'il ne pouvait raisonnablement mettre dans la balance, un seul homme, un esclave, un Africain même, avec une famille noble, puissante, et toute une tribu, et dans un moment où il allait reclamer leur secours : il se vit donc forcé de sacrifier ses sentimens secrets, et il répondit à Rebia : que voulez-vous que je fasse d'Antar? Les uns répondireut faites-le mourir, d'autres criaient bannissez-le de notre pays, mais le plus grand nombre disait : renvoyez-le garder les chameaux et les brebis. Le roi leur ayant fait signe qu'il allait parler, tout se turent et Zoheïr leur parla ainsi.

Jamais je ne prononcerai un arrêt de mort, contre celui que j'ai fait asseoir à ma table, qui a bu dans ma coupe, à qui je dois la vie de mon fils bien-aimé : s'il a répandu le sang, c'était pour défendre ses jours, jamais il n'a été l'agresseur; comment chasser de cette terre celui qui l'a protégée, qui l'a sauvée plus d'une fois par sa valeur, qui plus d'une fois l'a arrosée de son sang, qui en a sauvé les guerriers et conservé l'honneur de leurs femmes et de leurs filles. Sous quelle tente n'a-t-on pas célébré le nom d'Antar? Quel est l'Arabe qui n'a pas vu ses troupeaux protégés par Antar, et qui n'a pas partagé le butin qu'il a fait sur nos ennemis, et dont il n'a gardé pour lui qu'un coursier et une épée pour nous sauver; si je le chassais, cette terre se souleverait, et me crierait: ne m'ôte pas mon défenseur : c'est mon fils, c'est mon soutien, il est ma gloire, et sa couleur fait mon éclat. Mais le ciel l'a fait naître l'esclave et le fils de Shedad, c'est à lui seul à régler son sort : c'est à lui à le faire descendre de cheval, à désarmer son bras, à l'envoyer garder ses troupeaux, ou à le faire servir dans sa maison; un père est maître de ses enfans, comme un maître de ses esclaves: c'est à Shedad seul à ordonner de son sort.

Il fit donc venir Shedad, et lui dit:

on se plaint d'Antar, on m'a demandé sa mort ou son bannissement, je défends l'un et l'autre. Mais il est votre fils, la nature et la loi vous l'ont donné. Je vous l'abandonne. Faites de lui tout ce qu'il vous plaira, votre fils ou votre esclave. Shedad répondit: ô mon roi, je n'irai pas contre le vœu de ma tribu et le désir de ma famille: je renverrai Antar garder mes troupeaux, et je ne souffrirai plus que sa main manie la lance ni l'épée.

Le roi fit alors rappeler Antar, et lui dit : je vous rends à Shedad : soumettez-vous à ses ordres. Antar, lui dit Shedad, d'un ton sévère : je ne veux pas irriter contre moi ma tribu, la mettre sous ta dépendance : je ne veux pas déplaire pour toi à mon frère Malik et à toute ma famille, j'ai résolu de te faire reprendre ton premier état; descends de cheval, quitte tes armes, et va garder mes troupeaux.

a

1

e

Antar en entendant ces mots, resta quelques momens immobile comme un homme frappé de la foudre, sa langue était glacée, ses yeux étaient fixes et sans aucun mouvement : toutà-coup ils se remplirent de larmes, elles coulèrent comme deux torrens. il descendit de cheval, se dépouilla de sa cuirrasse, détacha son casque, les présenta au prince Malik avec sa lance, et dit à son père: mon maître faites de moi tout ce qu'il vous plaira: je suis votre esclave, et vous pouvez même disposer de ma vie: dès ce jour, je ne monterai plus à cheval, je ne manierai plus la lance, je ne me présenterai plus au combat. Je prie le prince Malik de vouloir bien accepter mes armes, comme un souvenir d'un guerrier qui lui était dévoué: je garde Abjer pour avoir un compagnon, un ami dans le désert, mais je jure par le Dieu qui m'entend, de ne jamais le monter que par votre ordre: je garde Dhami, mais je jure également par le nom de Dieu, de ne jamais la tirer de sonfourreau.

Le roi reçut la promesse et les sermens d'Antar; il ne savait ce qu'il devait le plus admirer de sa résignation ou de sa grandeur d'ame: le prince Malik ne pouvait prononcer un seul mot, des larmes roulaient dans ses yeux, et il serra tendrement la main d'Antar. Les chefs de la tribu d'Abs et de Zeead, se repentaient des plaintes qu'ils avaient

faites. Mais Amarak le père d'Ibla, sa famille, ses esclaves, et les nombreux ennemis d'Antar, se réjouissaient de son avilissement, et chacun se retira en silence sous ses tentes.

tobles.Atabes sex. ros armest

faver-avec quels contained at tou-

II.

-111

ne

ait

ıın

rt,

nar ais de

les l'il le er nt e-

ent

CHAPITRE VI.

se refir en silence sous ses lenless

Le lendemain le roi ayant fait assembler les chefs de toutes les tribus qui lui étaient soumises, leur dit, nobles Arabes, préparez vos armes, ne perdez pas un instant : je viens d'apprendre qu'Yesid, le buveur de sang, chef de la nombreuse tribu de Tey, vient à la tête de douze mille hommes me redemander sa fille Aminak, que vous enlevâtes lorsqu'elle allait rejoindre son époux qu'Antar a fait tomber sous ses coups, vous savez avec quels égards je l'ai toujours traitée. Ma table a été la sienne, mon palais sa prison, et ma cour

147

lui a rendu les mêmes honneurs qu'à mes propres filles : si son père m'eût envoyé un ambassadeur pour mela redemander, nous serions convenus du prix de sa rançon, et je la lui aurais renvoyée sans aucune difficulté: mais e'est le fer à la main qu'il vient la rechercher, la menace est dans sa bouche, et il prétend ravager nos terres, égorger nos guerriers, et emmener captives nos femmes et nos filles. Tels sont ses projets, vous les connaissez, il marche à nous, volons à lui, et ne lui laissons pas mettre le pied sur nos terres. Tous les Absiens applaudirent au noble dessein de Zoheir, et après avoir renouvelé entre ses mains le serment de vivre ou de mourir pour le défendre, ils se retirèrent pour aller préparer leurs armes, et se mettre

en état de marcher. En apprenant cette invasion, Antar ne put se défendre d'un mouvement de joie secrète : il prévoyait que la tribu d'Abs, accablée par le nombre serait battue, et qu'elle aurait besoin de lui. Il alla donc trouver sa mère et s'informa d'Ibla. Elle sort d'ici, lui dit-elle, et voici ses dernières paroles qu'elle m'a chargée de vous répéter: adoucissez la peine de mon cousin Antar, et dites-lui que quand même mon père me menacerait de faire un tombeau de mon lit de repos, je n'aimerai que lui, et je ne choisirai que lui pour époux.

Le cœur d'Antar tressaillit de joie à cette promesse d'Ibla: il resta toute la nuit avec sa mère à s'en entretenir, et le lendemain il alla aux pâturages avec ses frères Jezeer et Shibood, et

ils chassèrent devant eux les brebis et les chameaux.

Le roi Zoheir monta à cheval avec tous les guerriers de la tribu d'Abs au nombre de quatre mille, et il marcha à grandes journées à la rencontre d'Yezid, laissant la garde des tentes, des femmes et des troupeaux à trois cents cavaliers commandés par les fils de Shas, de Cais et par Rebia. Il traversa le désert, et pendant la première nuit, tout fut tranquille dans la tribu d'Abs : le lendemain Antar se rendit encore aux pâturages et il y fut rejoint par ses frères Shibood et Jezeer : mais ils n'eurent pas plutôt quitté les tentes, qu'un nuage de poussière couvrit tout le pays, et annonca l'arrivée de l'armée d'Yezid qui avait dépassé Zoheir et qui, comme une

flamme dévorante, ravageait tout le pays.

A cette nouvelle, Antar dit à Shibood, mon frère, si le ciel m'a accordé la force, il vous a donné la prudence, je me suis toujours bien trouvé de vos conseils, dites-moi donc ce que ie dois faire. Si vous suivez mes avis, lui répondit Shibood, vous obtiendrez aujourd'hui tout ce que vous désirez : vous serez élevé au rang de noble Arabe, vous deviendrez un des chefs de la tribu d'Abs, et vous serez compté parmi les héros de l'Arabie. Faites monter les chameaux et les troupeaux sur la cîme du mont Saadi, je vous y porterai votre lance, votre cuirasse et votre casque que vous aviez donnés au prince Malik, et qu'il m'a confiés en partant; car je suis sûr que la

tribu d'Abs sera taillée en pièces, et qu'elle aura besoin de vous : on viendra vous prier de la secourir; mais ne montez pas à cheval, ne prenez pas votre lance, que quand votre père vous aura publiquement reconnu pour son fils, et que votre oncle Malik vous aura accordé sa fille en mariage et aura promis de partager ses richesses avec vous, alors montez sur Abier, faites briller dans votre main la fulminante Dhami, descendez de la montagne, foudroyez vos ennemis, réduisez au silence vos envieux, et vous serez l'heureux époux d'Ibla.

Antar suivit ce conseil, il chassa devant lui ses troupeaux, monta la colline du mont Saadi; Shibood lui apporta son armure, et ils attendirent tranquillement l'issue du com-

bat qui se livrait à leurs pieds et dont ils étaient paisibles spectateurs. D'abord les Teyens se répandirent dans la plaine, et enlevèrent tous les troupeaux qui la couvraient, après avoir mis en fuite les pasteurs et les esclaves qui les gardaient, et qui portèrent l'alarme aux tentes des Absiens, en leur annonçant que les Teyens étaient dans la plaine où ils se répandaient comme les vagues de la mer qui viennent de renverser une digue : ils furent frappés d'un effroi général en voyant que Zoheir les avait certainement manques dans sa route.

Shas rassembla promptement les trois cents guerriers que lui avait laissés son père, et leur dit : amis, les Teyens viennent brûler nos tentes, ravager nos habitations, enle-

ver nos femmes et nos enfans; serrons nous, volons à eux, ne leur donnons pas le temps de former leurs rangs, attaquons-les dans le désordre de leur marche, l'avantage est toujours pour celui qui attaque, et qui porte les premiers coups. Ils montèrent tous à cheval, et pleins d'ardeur, il se précipitèrent au combat: leur première charge produisit son effet, les Tevens furent d'abord surpris, et balancèrent un instant avant de former leurs rangs, mais ce moment d'hésitation fut court. Yezid les eut bientôt réunis et rassurés, à leur tour ils tombèrent sur les Absiens, et après une heure de résistance, les forcèrent à céder au nombre qui les écrasait, et les mirent en déroute : que pouvaient faire trois cents Absiens désespérés,

contre douze mille Teyens forts de leur nombre et sûrs de la victoire? Shas et Rebia ne pouvaient plus supporter leurs armes, ils étaient épuisés de fatigue, ils suivirent les fuyards qui abandonnèrent leurs tentes et leurs familles, dont les Teyens s'emparèrent.

Alors Malik père d'Ibla dit à Shedad: ô mon frère! où est ton fils? Qu'il vienne donc dans ce jour épouvantable nous sauver de l'esclavage et de la mort. Comment lever les yeux sur Antar, lui répondit Shedad? Il est certain que s'il était ici, s'il combattait pour nous, notre sort serait bien différent, mais comment oser reclamer son secours après la manière indigne dont vous m'avez forcé de le traiter? Dans ce moment Shedad leva les yeux sur le

mont Saadi, et il vit Antar, Shibood et Jezeer, assis sur la terre, qui regardaient tranquillement le combat: allons le trouver, dit-il à Malik, il est trop brave pour n'être pas généreux, le ressentiment est la passion des âmes viles, un cœur noble ne résiste pas à la soumission, au repentir, au malheur et aux larmes : il ne faut peut-être qu'une étincelle pour allumer sa foudre. Ils se hâtèrent donc de monter jusqu'à lui, et Shedad lui dit en l'abordant d'un ton d'autorité : Antar ; peux-tu bien t'occuper à garder des troupeauxlorsque nous combattons, vois les Teyens insolens piller nos biens, vois nos guerriers expirans. sous leur nombre, vois nos femmes et nos enfans traînés en esclavage.

Que desirez - vous de moi, dit

'Antar, sans même se lever : je suis fâché du malheur qui vous arrive, je ne doute pas de votre destruction, mais je suis un esclave incapable de rien faire, je ne mérite aucune considération : je suis un pauvre esclave, qui conduit les bestiaux aux pâturages, dont l'unique emploi est de les garder, de les traire et de les nétoyer : ma main n'est pas faite pour manier l'épée. c'est aux hommes libres, c'est aux nobles Arabes à défendre leurs femmes et leurs tentes, c'est à eux à combattre : qu'ils combattent, je suis un être méprisable et méprisé. Il dit, se leva, et tournant le dos à Shedad et à Malik, il s'éloignait.

Shedad consterné l'arrêta par le bras: Antar, lui dit-il, que signifie cette indifférence? elle n'est pasdans ton cœur. Qu'as-tu à faire de moi, lui répondit Antar en s'arrêtant, as-tu jamais oui dire, que des nobles, protégés par des princes, aient reclamé l'assistance d'un esclave? N'avezvous pas à votre tête et Shas et Rebia, et le vaillant Amarak? Oublie ta trop juste colère, reprit Shedad, monte à cheval, Antar, fonds sur l'ennemi, détruis-le, et je t'accorde tout ce que tu désires, je t'élève au rang et à l'honneur d'un libre Arabe. - Et quel sera ce rang et cet honneur, dit Antar. Je te reconnaîtrai pour mon fils, et ma bouche et mon cœur t'en donneront le nom. Omon neveu s'écria aussi Malik, combats, chasse l'ennemi devant toi, et je te reconnais pour un membre de notre famille.

Pendant cette conversation de

Shedad, de Malik et d'Antar, les Teyens poussaient rapidement leurs ravages, ils étaient déjà dans les tentes, en pillaient les richesses, emmenaient prisonnières les femmes et les familles entières; celle même de Zoheir, sa fille Mootejeredak, sa femme Temadhur, et Ibla, et Shemeeah étaient en leur pouvoir: Ibla s'abandonnait à la plus vive douleur en voyant les tentes livrées au pillage, ou dévorées par les flammes, et en entendant les cris désespérés de ses compagnons d'infortunes. Les Teyens étaient impitoyables, rien ne les touchait, car ils étaient avides de pillage, ils ne combattaient que pour le butin, ils pliaient sous leur proie eux et leurs chevaux, et plusieurs même en conduisaient un second à leur côté : en

un instant tout le pays ne fut qu'un désert nu, et ils se hâtaient d'emmener leurs captives et d'enlever leurs dépouilles.

Malik jeta alors les yeux sur la plaine, et il vit un guerrier qui enlevait Ibla. Omon neveu, s'écria-t-il, vois Ibla qu'on t'enlève, ne veux-tu donc pas la secourir? Malik, dit Antar, si, dans l'instant, je détruis ces brigands, si je taris les larmes d'Ibla, consens-tu à me la donner en mariage? Oui, lui dit vivement Malik, oui, par le Dieu qui a formé sa beauté. En même temps il lui tendit la main, serra la sienne, et dit : je prends à témoin le Dieu de l'univers; je jure que si tu délivres Ibla, elle sera ta femme. Shedad lui jura aussi qu'il ne lui refuserait plus l'honneur et le rang qu'il désirait,

quand même l'ennemi devrait déchirer son corps en lambeaux.

Dès qu'Antar eut reçu les sermens de Malik et de Shedad, il prit son casque, sa cuirasse et sa lance des mains de Shibood, qui lui dit : à cheval, mon frère, tu n'as plus rien à dire à ton père ni à ton oncle : taille leurs ennemis en pièces, Ibla t'attend. Antar s'élança sur Abjer, et descendit de la montagne avec la rapidité et le bruit d'une avalanche; il rugissait comme un lion et son sang bouillonnait comme les vagues d'une mer en furie. Arrivé dans la plaine, il poussa un cri qui fit trembler la montagne et frémir toute la plaine. Lâches brigands, s'écria-t-il, tremblez, je suis Antar, et il continua ainsi: « Je vais encore me lancer « dans les champs du carnage, je

« vais montrer comme je traite un « ennemi, mon courage va m'éle-« ver au-dessus des tribus, et je fou-« leraisous mes pieds les flots même « de l'océan. Mon glaive se plonge « dans les flammes de la guerre, et « je les éteins avec la pointe de ma « lance. Les chevaux se cabrent à « l'aspect d'Abjer, et ne peuvent « supporter l'éclat de Dhami qui « verse la mort comme un torrent « sur l'ennemi : je vais donner l'es-« sor à mon âme, et le cavalier et a son coursier seront renversés : je a protège mon pays. Savez-vous « qui je suis? Je suis le fils de mon « épée et de ma lance, je leur dois « ma noblesse, et ils ont fait répéter « mon nom aux montagnes du dé-« sert. »

En même temps, il se penche sur

le col d'Abjer, se relève sur ses étriers, et commence l'attaque. Le premier cavalier qu'il atteint est celui qui enlevait Ibla; il n'ose lui percer la poitrine dans la crainte de blesser Ibla, mais il lui plonge sa lance dans le côté droit, lui traverse le corps et le renverse sur la poussière. En même temps, sautant à bas de son cheval, il court à Ibla, la rassure, et lui dit : ne crains rien, Ibla, Antar combat aujourd'hui pour toi sous tes yeux; jamais un jour plus beau n'illustrera sa valeur.

Il se précipite alors sur l'ennemi, suivi de Shibood, toujours prêt à percer d'une flèche sûre le guerrier qui croit échapper à Antar, en l'attaquant en traître. La première charge d'Antar avait éloigné les pillards des tentes, la seconde en nétoye la plaine. Ses cris répandaient la terreur, ses coups donnaient la mort. Tout fuyait devant lui, le ciel secondait ses efforts, tout ce qu'il voyait était frappé, tout ce qu'il frappait était détruit : partout les guerriers fuyaient épouvantés, et la terre ébranlée semblait fuir devant lui.

Les guerriers de la tribu d'Abs, épuisés, découragés, fuyans, entendirent la voix d'Antar, et à travers les cris des mourans, les gémissemens des femmes, la confusion des armes, ils la reconnurent. Aussitôt le courage renaît dans leurs cœurs avec l'espoir. C'est Antar, s'écrientils, il combat pour nous, retournons sur le champ de bataille. Ils quittent les ravins, les cavernes, les gorges des montagnes où ils s'étaient réfu-

giés, et viennent hardiment se ranger autour de lui. Shas seul, voyant comme Antar amenait derrière lui la terreur, la mort et la destruction, sentit redoubler sa jalousie, et s'accroître sa haine, et s'adressant à son frère Caïs, ne vois-tu pas, lui dit-il, les exploits de cet impudent nègre, comme il taille l'ennemi en pièces, comme il les disperse devant lui, et les chasse de la plaine. Vraiment sa force surnaturelle va l'élever au-dessus de nous tous; mon frère, il connaît ma haine pour lui, mais il ne se méfie pas de toi, tu peux l'approcher sans lui causer de erainte, serre-le donc le plus près qu'il te sera possible, épie tous ses mouvemens, et quand tu verras un moment favorable, au milieu du tumulte et du carnage, saisis-le, lance - lui dans les reins ce trait étranger mordu des dents de la rage, et l'on sera persuadé qu'il a été tué par les Teyens.

Que dis-tu, lui répondit Cais, indigné et épouvanté d'une pareille proposition? Je n'aime pas Antar. comme toi je suis humilié de sa supériorité sur nous, qui a quelque chose de surnaturel, et qu'il tient des démons plutôt que du ciel, mais mérite-t-il un pareil traitement de notre part, à l'instant où il sauve nos femmes et nos enfans; pourrions-nous nous souiller d'un crime aussi infâme? Sans Antar, pas un de nous ne serait resté pour raconter notre désastre : je penseau contraire que nous devons voler à son secours. combattre avec lui, l'aider à repousser nos ennemis, partager sa gloire.

et ne nous pas exposer aux reproches et aux mépris de tous les Arabes. Caïs ne parvint pas à rappeler Shas à l'honneur; mais il le forca du moins à dissimuler, et tous les guerriers de la tribu d'Abs s'étant réunis, vinrent seconder les efforts d'Antar. Le carnage recommença plus terrible que jamais. Les Teyens ne pouvaient se résoudre à abandonner leur pillage, ils y tenaient autant qu'à la vie, ils comptaient sur leur nombre qui, tôt ou tard, devait assurer leur victoire, et plus ils voyaient tomber de leurs soldats, plus ils s'applaudissaient d'avoir moins de partageans ; c'est ce qui les empêchait de prendre la fuite, et qui les acharnait au combat, sans chercher à se secourir l'un l'autre, ils calculaient que quelle que fût la

force d'Antar, elle devait céder à la lassitude, et qu'il serait abattu sous les coups qu'il portait plutôt que sous ceux qu'il parait, ils comptaient enfin sur son épuisement. Un seul guerrier, parmi les Teyens, se distinguait par un véritable courage: il se nommait Rebeeah, et c'était à lui qu'Yesid, le buveur de sang, avait confié le commandement de toutes ses troupes. Antar l'avait remarqué, il l'avait vu blesser Shas, et abbattre sous ses coups les guerriers les plus braves de la tribu d'Abs, il avait cherché vainement à le joindre: Rebeeah l'avait toujours prudemment évité, attendant peut-être pour le combattre avec plus d'égalité, que la fatigue eût diminué ses forces; mais son heure était arrivée; Antar s'ouvre enfin au milieu du

carnage un passage jusqu'à lui, et sans lui donner le temps de l'éviter. d'une main il saisit la bride de son coursier . l'arrête . et dans l'instant où Rebeeah, tenant son épée à deux mains, s'apprêtait à la faire tomber sur sa tête, il lui perce la poitrine, et le fait to mber près d'Abjer qui le foule sous ses pieds. Le buveur de sang, qui le voit tomber, perd à l'instant courage : ce n'est pas un mortel, dit-il aux guerriers qui l'entourent, nul de nous n'est en état de lui résister, et ce serait une folie de vouloir le combattre. En même temps, satisfait d'avoir repris sa fille, et de l'avoir placée sur un cheval arabe aussi sûr que prompt à la course, et dont il a joint la bride à celle de son coursier, il fuit comme un trait et regagne le désert, suivi

169

de l'élite des Teyens, qui s'estiment trop heureux d'abandonner leur butin pour sauver leur vie.

Le reste des troupes, n'ayant plus ni roi ni chef, regagne les gorges des montagnes, et en un instant la plaine couverte de tant de milliers de soldats, se trouve balayée, et n'est plus couverte que de tentes désertes et abandonnées. Antar la parcourt, fait rassembler tout le butin, rend à chacun des Absiens le quadruple de ce dont ils s'étaient vus dépouiller, et a le bonheur de reconduire sous leurs tentes la fille et les femmes du roi, et lbla, et Semeeah, et sa mère Scebeeah: au comble du bonheur il s'écrie:

" Je me suis plaint de la fortune, " et elle n'a pas voulu m'humilier:

" On abaissera plutôt les montagnes

" que mon cœur. Qu'importe qu'on « dise de moi, c'est le guerrier qui « a gardé les chameaux de sa tribu. « Quand j'attaquai Kendeh et Tey, « leurs armées semblaient couvrir « la terre, ils présentaient une « masse immense hérissée de lon-« gues piques, leurs coursiers vi-« goureux foulaient nos campagnes, « et les cavaliers se livraient aux er-« reurs riantes de l'espoir : je pa-« rus, les chevaux épouvantés recu-« lèrent : mais ma lance les arrêta « dans leur course. Le vrai guerrier « ne connaît pas la fatigue, il n'at-« tend pas qu'on le défie pour « voler au combat; ce fut l'esclave « seul, le gardien des chameaux qui « repoussa les nobles cavaliers, « quand le champ de bataille était w tout en feu; la terre ur de on bras

« précipita leur course fugitive, et « ils abandonnèrent le butin dont « ils s'étaient chargés, pour fuir « avec la rapidité de l'éclair. Com-« bien d'entre eux ont été renver-« sés de leurs chevaux qui les fou-« laient sous leurs pieds! Que de « guerriers ont éprouvé le tranchant de mon épée, tandis que, dans " leur rage, ils se déchiraient de « leurs propres dents! J'ai délivré « les jeunes vierges , j'ai rendu les « épouses à leurs époux; les filles à « leurs mères. Qu'on m'appelle le « gardien des chameaux, mon cou-« rage n'a jamais reculé devant au-« cun danger, ma renommée est « haute, et toutes les tribus con-« naissent mon nom. » Ces vers excitèrent l'admiration,

et réveillèrent le courage des chefs

1-

a

P

r

e

11

*

15

des tribus ; tous félicitèrent Antar . et sur sa valeur, et sur son éloquence; mais Shas, et le père d'Ibla, et Amroo, et Rebia, et tous les mempres de la famille de Zeead, étaient loin de partager ces sentimens: ils tenaient cependant aussi le langage de la reconnaissance, tandis que leurs cœurs étaient dévorés de jalousie et d'envie, lorsqu'Antar arriva près des tentes, toutes les femmes vinrent à sa rencontre au bruit des cymbales et des instrumens dont leurs esclaves fesaient retentir les airs. A leur tête marchait Ibla: elle paraissait au milieu d'elles comme l'astre argenté des nuits brille au milieu de mille étoiles placées sur une voûte d'azur. En approchant d'Antar, elle lui dit : puissions-nous ne jamais te perdre, ô toi le défenseur des femmes, et leur généreux vengeur! A ces mots, les peines, les souffrances, les inquiétudes, les larmes d'Antar, tout disparut, tout s'effaça de sa mémoire, L'amour, le bonheur et l'espoir restèrent seuls dans son cœur. Les guerriers rentrèrent dans leurs tentes, partout on se livra à la joie, partout on célébra son nom, et l'on forma des yœux pour son bonheur.

Le lendemain, on vit arriver en toute hâte Zoheïr et toute son armée; il avait appris que le buveur de sang l'avait dépassé, et il tremblait de trouver sa famille détruite, et son peuple exterminé. Quand il arriva dans la plaine, et qu'il·la vit couverte de morts et d'armes brisées, ilne douta plus de son malheur, et il se livra à tout son désespoir; il

osait à peine avancer, quand il vit venir à lui les chefs des tribus, et qu'il entendit leurs cris de joie ; ils le saluèrent, ne lui cachèrent pas le danger qu'ils avaient couru, et dont ils n'avaient été sauvés que par la valeur d'Antar, dont ils lui racontèrent les exploits. Alors le roi se tournant vers les guerriers qui l'avaient suivi : par la foi d'un Arabe, leur dit-il, Antar élève notre gloire au-dessus de celle de tous les habitans du désert. Antar arriva à cet instant : le roi s'avança vers lui , le baisa sur les deux yeux, et lui dit : Noble écuyer, il n'est plus en notre pouvoir de te récompenser comme tu le mérites, quand nous te donnerions tout ce que nous possédons.

Les guerriers rentrèrent dans leurs tentes et le roi sous son pavillon. Temadhur vint au-devant de lui, et lui dit: O mon roi! si vous êtes sage et bon, aimez Antar, protégez-le, défendez-le contre les méchans et contre ses envieux, car c'est lui qui a protégé votre femme et vos enfans. La reconnaissance du roi s'augmentait ainsi à tout moment; son sommeil ne fut plus agité, et il passa une nuit calme et délicieuse. Le lendemain, au lever de l'aurore, il fit tuer des chameaux et des brebis, et fit préparer une fête magnifique, pour toute la tribu d'Abs et d'Adnan. Antar et les guerriers de Carad en eurent tous les honneurs. Pendant le diner, Shedad, à la prière du Roi, raconta à haute voix les exploits d'Antar; comment après qu'il lui eut juré de le reconnaître pour son fils, et que son frère Malik lui eut promis la main d'Ibla, il s'était élancé sur son coursier, s'était précipité sur les Teyens, et les avait chassés de la plaine.

Ces paroles étaient autant de coups de poignard pour le cœur de Shas; transporté d'indignation, il étouffait de rage. Comment, dit-il à Shedad pouvez-vous vous abaisser au point d'admettre dans votre tribu, à votre rang, dans votre famille, le fils d'une esclave? Vous allez pour jamais vous couvrir de honte aux yeux de tous les Arabes; et l'on dira: il y a dans la tribu d'Abs une famille noble qui s'est entée sur un esclave noir.

Shas, lui répondit Caïs qui était présent à cette conversation, rejetez enfin ces sentimens de jalousie que personne de notre famille ne partage plus. Le roi Zoheïr, qui l'a177

vait aussi entendu, lui en fit de vifs

reproches.

Antar, à qui rien n'était échappé, se leva, et s'adressant au roi, il lui dit: Mon maître, le cœur du prince Shas est toujours animé contre moi. rien ne peut l'adoucir, pas même la vie qu'il me doit. Eh bien! je vais me retirer dans une autre tribu, qui sera moins injuste, moins ingrate que celle d'Abs, et en disant ces mots, les larmes roulaient dans ses yeux. Le roi et les chefs de la tribu de Carad le regardaient avec étonnement : enfin Zoheir se leva, et l'ayant baisé sur le front, il le combla d'amitié, de louanges, de remercîmens, et se tournant avec fermeté vers les chefs de la tribu d'Abs, il leur dit: guerriers de la tribu d'Abs et d'Adnan, et vous tous qui êtes ici

présens, vous connaissez la pureté de ma-naissance, la distinction de mon rang, la noblesse de mon père et de ma mère; eh bien! je veux que dès aujourd'hui Antar porte mon nom; je l'admets dans ma famille, je l'adopte pour mon neveu, je le déclare le cousin de mes fils: quiconque l'honorera, m'honorera, quiconque le méprise, me méprise moimème: honneur à Antar neveu de Zoheïr, honneur à Antar le cousin des fils du roi.

Le premier qui applaudit à ces paroles de Zoheïr, ce fut toi, jeune et généreux Malik, tu te précipitas sur le sein d'Antar, tu le serras dans tes bras, tu le baisas sur les deux yeux, et turépétas: honneur à Antar le neveu de Zoheïr! honneur à mon cousin Antar. Tous les guerriers té-

moins de cette scène, imitèrent l'exemple du prince Malik, ils entourèrent Antar, l'embrassèrent, et s'écrièrent: honneur à Antar, neveu de Zoheir! honneur à Antar le cousin des fils du roi.

Shas ne pouvant plus contenir sa colère, sortit, accompagné de Rébia et d'Amarak : tous les guerriers reprirent leurs places, le banquet se prolongea bien avant dans la nuit, on s'y livra au plaisir et à la gaîté : et l'on noya dans des coupes fréquemment vidées, le souvenir des dangers, des combats, des pertes mêmes qu'on avait éprouvés. A la fin de la fête, le roi revêtit Antar d'une robe de velours pourpre brodée d'or, le ceignit d'une épée dont la poignée et le fourreau étaient couverts des pierres précieuses, lui don-

na une lance de Khata, un cheval de parade de la plus noble race, et le déclara le chevalier des tribus d'Abs et d'Adnan. Antar revint à sa tente avec son père et ses oncles; rien ne manquait plus à sa gloire: les guerriers de Carad, applaudirent franchement à son élévation, mais la famille de Zeead en augmenta de haine et d'envie.

CHAPITRE VII.

AMARAK rentré sous sa tente plein de douleur et de regrets, se coucha: aussitôt la fièvre le fit frissonner, et la douleur coula dans toutes ses veines avec un sang enflammé: il fit appeler son frère Rébia et lui prenant les mains, il les couvrit de ses larmes. O mon frere, lui disait-il, si Ibla m'est enlevée, je mourrai de chagrin, et vous seul connaîtrez la cause de ma mort. Amarak, lui répondit Rébia, vous ne deviez pas vous conduire comme vous avez fait: l'éclat que vous avez donné à vos prétentions sur Ibla, a tourné à l'avantage d'Antar : nous devons maintenant considérer cet esclave comme notre égal. Dès que vous m'en sites l'aveu je blâmai votre amour pour Ibla, et le désir que vous aviez de vous allier à sa famillle : à présent qu'Antar l'a sauvée de l'esclavage, il n'est plus aucun espoir pour vous, à moins que son père ne consente à vous donner sa main; demain j'irai le trouver, et si je le trouve disposé en votre faveur, peut-être ce mariage pourra encore se faire : mais si la crainte d'Antar le forçait à l'accepter pour gendre, nous aviserions aux moyens de le détruire secrètement, et de lui arracher la vie avant qu'il obtienne sa main.

Ce discours, ces promesses, calmèrent en partie son sang et ses douleurs, il attendit avec plus de tranquilité le lendemain, et dès que le

jour parut, s'étant parfumé, et revêtu d'un habillement aussi riche qu'élégant, il envoya prier Malik et son fils Amroo de vouloir bien se rendre dans sa tente : le père et le frère d'Ibla y vinrent aussitôt : Amarak en les voyant arriver, alla au devant d'eux, et les reçut avec la plus grande amábilité. Malik et son fils en furent comblés, et lui demandèrent ce qu'il pouvait désirer d'eux. Noble seigneur, dit Amarak à Malik, je vous ai prié de venir sous ma tente où la douleur me retient, pour apprendre de vous s'il est vrai que vous consentez à donner votre fille Ibla, la perle de cette tribu, le diamant de votre famille, à un esclave noir, né pour garder des chameaux. fier de sa brutalité, auquel les Arabes qui redoutent sa force et sa férocité, ne rougissent pas de toucher la main, et de le traiter comme leur égal. Seigneur lui répondit Malik, je ne lui ai promis la main d'Ibla, je ne l'ai admis à notre rang, et dans notre famille, que pour qu'il nous secourût, ainsi que vous, et toute notre tribu, contre les Teyens qui allaient tous nous exterminer; et qui déjà s'étaient emparés de nos femmes, de nos filles, et de nos enfans; pouvions nous croire qu'il résisterait à une armée entière, et qu'il ne boirait pas la coupe de la mort? Mais trouvez un moyen de me dégager de ma promesse, et ma fille est à vous.

Eh bien dit, Amarak, demain quand nous serons en pleine assemblée, sous la tente du roi, et en sa présence, je vous demanderai la main de votre fille, consentez à me l'accorder, et fixez le montant de sa dot : quant une fois je l'aurai promise, et que vous l'aurez acceptée, ni le roi Zoheir, ni personne ne pourra s'opposer à notre mariage. Demandez-moi pour sa dot, mille chameaux, mille brebis, vingt chameaux d'Ooshareessi, vingt chevaux de la plus noble race, cent robes de soie, cinquante autres de satin brodées en paillettes d'or, vingt parures des plus belles pierreries, cent esclaves moitié hommes, moitié femmes, et cent outres de vin pour le festin : je vous les donnerai.

Malik, transporté de joie, et éblouï de tant de richesses, consentit à tout, et Amarak se flattait de réussir au gré de ses vœux. Le lendemain le roi Zoheïr était assis dans

sa tente environné des nobles de la tribu d'Abs, lorsqu'Amarak et la famille de Zeead se présentèrent à lui: ils étaient tous parés, et ils s'assirent suivant leur rang à la gauche du roi: Antar et la famille de Carad étaient placés à sa droite. Alors Amarak s'étant levé, et s'adressant à Malik père d'Ibla, il lui dit : noble chef de la famille de Carad, pensezvous que mon alliance soit à dédaigner? N'êtes-vous pas, lui répondit Malik, de la noble famille de Zeead? Nous sommes en présence du roi, reprit Amarak, je prétends à la main de votre fille, et je vous la demande. Fixez donc sa dot, demandez ce qu'un roi pourrait vous offrir, je suis prêt à vous le donner.

Antar était présent : il entendit avec étonnement la demande d'A- 187

marak, il ne douta pas qu'elle ne fût concertée avec Malik et sa famille, et il craignit que si une fois la dot d'Ibla était fixée et accordée, elle ne lui fût enlevée, sans qu'il lui restât d'autre ressource que d'inutiles reproches; il se hâta donc de se lever, et s'adressant à Amarak, ô le plus lâche et le plus vil des hommes! lui dit il, oses-tu bien demander la main d'Ibla, devant le roi, devant moi? moi aussi je l'ai demandée à son père, quand elle était au milieu de douze mille hommes qui promenaient sur vos têtes leurs épées tranchantes, lorsque toi et ton frère vous fuyez à travers la plaine et les rochers. Je descendis alors sur le champ de bataille, j'exposai ma vie pour sauver la sienne, je l'arrachai au guerrier qui l'avait enlevée, et maintenant qu'elle est tranquille sous la tente de son père, sous les yeux de sa mère, tu oses la demander? Mais par la foi de l'illustre roi qui nous entend, qui m'a élevé au rang de noble Arabe, qui a daigné m'adopter pour son neveu, malheur à toi, si tu n'abandonnes pas tes prétentions sur la main d'Ibla, malheur à ta famille: je plongerai tes parens dans le deuil; et je ferai du jour de ton mariage un jour de malheur et de mort pour toi et ta postérité.

Antar, s'écria Amroo, Ibla nous appartient, elle est la fille de mon père, c'est à sa famille seule à en disposer: nul roi, nul prince, nul chef ne peut nous contraindre à lui donner un époux qui ne serait pas de notre choix.

A ces mots la colère obscurcit les yeux d'Antar, il porta sa main sur sa redoutable épée, resolu de mettre a mort Malik, Amroo, Rébia, Amarah, toute la famille de Zeead, d'enlever Ibla, et d'aller vivre avec elle, sur le sommet des montagnes, ou dans les sables du désert: mais songeant aussitôt à la bonté de Zoheïr, qui l'avoit tiré de la servitude pour le rendre à l'honneur et à la liberté, il se calma, et il parla ainsi aux Absiens.

« Quand la famille de Carad est « injuste, quand la famille de Zeead « est violente dans sa conduite, « me ferez-vous un crime de dé-« fendre mon honneur et mes « droits, par la raison ou par les ar-« mes? Le feu ne jaillit-il pas de la « pierre du Zanad, quand on la

" frappe de la pierre du Zanad? dans « l'absence on désire le retour, « après la séparation le rapproche-« ment : j'ai eu compassion de gens " qui n'ont pas senti le prix de ma « pitié, et mon amitié a été mépri-« sée : je changerai donc de senti-« ment: je ferai taire mon cœur, « j'écouterai ma colère, j'armerai « mon bras, j'inonderai de sang la « plaine, la montagne, le désert, « jusqu'à ce que Dhami se plaigne « de la fatigue, qu'Abjer ploie le jar-« ret de lassitude, et que mes épau-« les sentent le poids de mon bau-« drier. Vous avez vu ma lance au « milieu des bataillons de Tey, avez-« vous compté les guerriers qu'elle « a percés? elle seule peut en dire « le nombre. Vous avez vu les « milliers d'adversaires qui m'ont dé.

« fié au combat : quel est celui qui « en est revenu? Famille de Zeead, « vous insultez, vous attaquez un « lion qui ne connaît ni la crainte, « ni la fuite. Je suis sans artifice, « sans détour, dans mes paroles « et dans mes actions ; mon épée « répond pour moi, elle frappe « le superbe et dédaigne le lâche : « j'ai plongé Amarak dans son élé-" ment, je n'ai pas voulu me souil-« ler de son sang: toi Amroo, com-« mande bien à ta paupière de ne a point se fermer sous la main du « sommeil, songe qu'Antar veille, a et qu'il te regarde. Ah! si je n'o-« béissais pas à un chef, noble en « ses discours, juste dans ses actions, « si mon respect ne contenait pas « ma colère, dans cet instant même « je me ferais justice et je montre« rais à tous les guerriers comment « le courage répond à l'insulte. »

Lorsqu'Antar eut fini de parler : tous les guerriers admirèrent son éloquence: Zoheir l'appela, et l'ayant fait asseoir à côté de lui, il lui dit: Que Dieu ne renie jamais ta bouche. et ce qui vient d'en sortir, et que personne ne cherche à te nuire; car tu es mon fils d'adoption, et le protecteur des tribus. Puis s'adressant à Malik, père d'Ibla, comment, lui dit-il, refusez-vous la main de votre fille à un héros, qui l'a délivrée de l'esclavage et vous de la mort, oubliez-vous que vous la lui avez promise? Un noble Arabe a-t-il deux paroles?

Seigneur, répondit Malik, ma fille est dans ma tente, vous pouvez disposer d'elle, et la donner àqu bon vous semblera, je ne m'oppose pas à votre choix et je n'irai pas contre vos ordres. Alors, reprit le roi, Ibla n'appartiendra pas à d'autre qu'au brave Antar, au chevalier de la tribu d'Abs et d'Adnan. Conduisez-le vous-même à votre tente, et que votre main mette la sienne dans celle d'Ibla.

Malik s'inclina, et chaque guerrier se retira sous sa tente. Antar plein d'espoir, au comble du bonheur; Amarak, Rebia et Amroo, couverts de honte et dévorant leur rage et leur infamie.

Quand Amarak et Rebia se virent seuls, Amarak dit à son frère: maintenant qu'Antar m'a déshonoré aux yeux de tous les chefs de nos tribus, et m'a ravi Ibla, je ne puis plus rester dans cette contrée: je vais cacher

II.

ma douleur et ma honte dans le dé sert. Prends courage, lui répondit son frère, ne t'abandonne pas au désespoir. La fortune fuit, mais on peut l'arrêter, mais il faut pour cela en avoir l'adresse et la volonté; cherchons les moyens de surprendre Antar, et tôt ou tard, nous lui ferons boire la coupe de la mort. Laisse-moi le soin de préparer le jour de la vengeance. Je m'abandonne entièrement à ton amitié, lui répondit Amarak, et je ne sortirai pas de ma tente, qu'Antar ne soit tombé dans le piége que tu vas préparer sous ses pas.

Rebia le quitta, et fut trouver Malik, père d'Ibla: je ne viens pas lui dit-il, vous faire des reproches, de n'avoir pas tenu la parole que vous nous aviez donnée, vous étiez

devant le roi, il protégeait ouvertement Antar, je me suis mis à votre place, et j'aurais agi de même'; mais enfin on a forcé votre consentement, vous soumettrez-vous lâchement à la loi que vous impose la force, déshonorerez-vous votre famille, et verrez-vous sans honte la couleur de cet Africain, noircir les fronts de votre race? Sur la tête de mon père, reprit Malik, je préférerais la mort à un pareil opprobre, mais comment voulez-vous que je fasse? Si je résiste à la volonté du roi, il viendra de vive force enlever ma fille de ma tente, l'emmènera dans son palais, et en disposera à son gré : sont-ce mes esclaves qui la défendront? Sommes-nous, en état moi et mon fils Amroo, de résister à mille guerriers conduits par Antar, ils mar-

r

Z

cheront sur nous, et nous écraseront comme le ver de terre? Je suis loin de vous conseiller la résistance ouverte, reprit Rebia, elle serait inutile; mais plus d'une fois la ruse a vaincu la force; celui qui sait dissimuler est bien plus puissant que celui qui ne sait que combattre. Gagnons seulement du temps. - Par quel moyen? - Je vais vous le donner; écoutez-moi; témoignez beaucoup de bonté et d'amitié à Antar, accordez-lui l'entrée de vos tentes, permettez-lui même d'entretenir familièrement Ibla, et quand il vous pressera de fixer le jour de son bonheur, dites-lui : vous connaissez l'usage parmi nous : pour obtenir la main d'une de nos filles, il faut la payer à ses parens le prix qu'ils y mettent, et c'est en raison de ce

prix qu'on estime sa valeur. Ibla ne saurait donc être trop payée, mais ni moi, ni mon fils Amroo ne faisons aucun cas des richesses, les nôtres passent nos désirs et sont audessus de celles de tous les Arabes, nous n'exigeons donc rien de vous, nous sommes satisfaits et glorieux de nous unir au plus brave guerrier de l'Arabie, au défenseur d'Abs et d'Adnan, au vainqueur de Cathan, à l'ami du roi Zoheir, à celui qu'il a adopté pour son neveu, et qui peut, quand il le voudra, monter sur son trône: mais pour qu'on voie cependant le prix que vous mettez à la main d'Ibla, nous vous demandons pour elle, pour elle seule, et non pas pour nous, un don qu'aucune de nos filles n'a jamais reçu et nerecevra jamais. Ce sont cent chameaux d'Asafeer.

Or, apprenez Malik, que ces chameaux appartiennent à Monzar, fils de Massomé, roi des Arabes, et lieutenant de Nushirvan. Je suis persuadé qu'Antar, emporté par son courage et parson amour, ne balancera pas un moment à aller les enlever au milieu de la tribu de Shiban: mais ily trouvera la mort, et jamais nous ne le reverrons.

Malik le remercia de son conseil, et se promit d'en faire usage le soir même, au retour d'une chasse où Antar avait passé la journée; il lui fit une réception encore plus agréable qu'à l'ordinaire, aida lui-même un esclave à le débarrasser de tout ce qui pouvait le gêner, et l'ayant

forcé de se mettre à table avec lui, il passa une partie de la nuit à chercher à l'enivrer doublement par les coupes d'un vin délicieux qu'il lui offrait, et par les protestations de la plus tendre amitié. Antar se livrait sans méfiance à de si douces apparences, il ne douta plus de son bonheur et de la main d'Ibla, et pendant dix jours de suite il fut traité de même, et il jouit de la liberté d'entretenir Ibla, et de lui peindre tout son amour.

La nuit du onzième jour, Malik redoubla encore de carresses et de protestations d'amitié, et quand tous les guerriers se furent retirés, et qu'il setrouva seul avec Antar, Ibla, Sheneeah sa femme, et Amroo son fils, il lui présentaune coupe, dont il venait de boire la moitié, et lui dit:

Antar, votre intention est sans doute de nous offrir une dot pour Ibla? Certainement, répondit Antar : Eh! qui peut payer une perle aussi précieuse: j'attends vos ordres, demandez tout ce que vous voudrez. Alors Malik, lui tint le discours que lui avait dicté Rebia, et finit par lui dire: je n'exige de vous que cent chameaux d'Asafeer, afin que ma fille puisse se vanter de posséder ce que ni le roi Zoheir, ni personne de notre tribu ou de celle de Cathan n'a jamais possédé, voilà tout ce que je vous demande: à cette condition, la fête de votre mariage se fera même à mes dépens, je vous donnerai autant de chameaux que vous en désirerez, et mon fils Amroo partagera un jour ma fortune avec vous.

Antarloi n de soupçonner la per-

fidie cachée de cette demande, en admira au contraire la générosité: il y souscrivit donc avec empressement, en promettant à Malik mille chameaux, au lieu des cent qu'il exigeait: il ignorait que ces chameaux d'Asafeer se trouvaient dans le royaume de Monzar, le roi des princes Arabes, et le lieutenant de Choroës Nushirvan, dont les armées étaient innombrables.

Mon oncle, ajouta Antar, je vous donnerai ces chameaux, je vous les donnerai chargés des trésors de leurs maîtres, mais donnez-moi votre main comme gage de la sincérité de votre promesse et de la pureté de vos intentions. Malik lui tendit la main, mais la vengeance brûlait dans son cœur. Antar était transporté: ivre de joie, il ôta le riche manteau

dont Zoheir lui avait fait présent, et en revêtit Malik. Ibla voyant les bras et les épaules d'Antar à découvert, ne put s'empêcher de sourire: Antar lui en demanda la cause. En voyant tes nobles cicatrices, lui dit Ibla, j'ai pensé à ta gloire: elles auraient été mortelles pour tout autre, elles ont été légères pour toi. Ces paroles firent sur le cœur d'Antar la douce sensation que l'eau fraîche d'une source limpide fait sur les lèvres brûl antes duvoyageur altéré, et il lui adressa ces vers:

« Tu ris, charmante Ibla, en voyant « le noir de ma peau, et les cicatri-« ces dont les lances ont rougi ma « poitrine. Ne ris pas : car au milieu « des combats, ma lance aussi a plus » d'une fois tracé la mort, et mal-« heur au guerrier qu'elle a atteint; « aucun n'a survécu aux coups « qu'elle a portés. Malheur à qui me « voit dans un jour de combat ».

Antar courut à la tente de sa mère, il ne pouvait prendre de repos, les promesses de Malik, les paroles d'Ibla étaient un feu dévorant qui brûlait son cœur; il éveilla Shibood, et lui dit: Allons, frère, prépare mon cheval Abjer, en même-temps il prit ses armes, sa lance et Dhami, et semblable à une tour qui protège la campagne qu'elle domine, il inspirait à la fois la confiance et l'effroi. Où veux-tu donc aller, lui demande Shibood, dis-le-moi, afin que je te suive, et que je t'indique le plus court chemin. Eh bien! lui dit Antar. prenons la route qui nous conduira en moins de temps, dans le riche pays d'Yrak, c'est-là qu'on trouve

les précieux chameaux d'Asafeer; Malikm'en a demandé cent pour la dot d'Ibla, je veux lui en donner mille, et je vais les conquérir.

Shibood à ces mots resta pétrifié, car il connaissait ce pays d'Yrak, et ses richesses, et sa nombreuse et guerrière population. Mon frère, ditil à Antar, remets au moins ton départà demain, annonce aujourd'hui ton projet au roi et à son fils le prince Malik, ils pourront te donner le secours dont tune peux te passer, n'expose pas inutilement ta vie, songe qu'elle ne t'appartient plus. Le roi, la tribu, Ibla même la reclament. Est-ce un projet sensé, d'aller seul attaquer un pays, et de prétendre le ravager ? Es-tu donc le Dieu, ou plutôt le démon de la guerre? Partons, parions, reprit Antar, point

de discours: Dieu seul peut m'aider. et mon bras me suffit. Conduis-moi seulement jusque sur les frontières de ce pays, tu m'y attendras trois jours, alors, ou j'aurai perdu la vie, ou tu me verras digne de posséder Ibla. Marchons, mon frère, reprit Shibood, quel que soit ton sort je le partagerai, mais suis du moins mes conseils: nem archons que de nuit, pour cacher notre projet, et ne point exciter la méfiance de nos ennemis: les plus braves guerriers n'ont pas rougi de se dérober à l'œil du jour. Antar sentit qu'il avait raison, conduis-moi, lui dit-il, mais partons, parfons sur-le-champ. Shibood s'arma et ils partirent au milieu de la nuit. A la troisième heure, il s'éleva une grande poussière, qui, en s'approchant laissa voir une troupe de cavasiers, aussi prompts, aussisiers que les aigles des montagnes. A l'approche d'Antar ils baissèrent la visière de leurs casques, agitèrent leurs lances, et ralentirent leur marche. Lorsqu'ils furent près de lui, ils lui crièrent: descends de ce cheval, lâche cavalier, quitte cette armure, et cet accoutrement de guerre, ou tu vas rentrer dans le néant: nous sommes ici pour t'attendre.

A ces mots, Antar saisit sa lance, rugit comme un lion, s'élance sur eux en bravant leur nombre et la mort, et s'écrie:

« La fortune me persécute jour et « nuit, comme si j'étais son enne-« mi : les guerriers m'attaquent, et « s'imaginent que leur nombre m'é-« pouvantera, et m'empêchera de « les combattre, mais quand ils se« raient aussi nombreux que les « grains de sable qui couvrent le « désert, quandils auraient la dureté « des rocs et la stabilité des monta-« gnes, je les dissiperai devant moi, « et leurs mains seront teintes de « leur propre sang. »

En achevant ces vers il se précipite sur leur chef, mais tout-à-coup,
ce guerrier lève sa visière, découvre son visage, et lui dit en souriant: arrête, ô le plus illustre des
chevaliers de cet âge! il suffit de cette épreuve: reconnais un ami, un
cousin, reconnais Harith, le plus
jeune des fils de Zoheïr. Antar abaissa aussitôt sa lance, descendit de
cheval, courut à lui, et lui baisa la
main.

Ce jeune Harith, encore dans le printemps de l'âge, était déjà un vaillant guerrier: il aimoit la poésie, et la conformité de ses goûts avec ceux d'Antar le lui avoit rendu aussi cher, qu'il l'étoit à son frère Malik: il revenait dans ce moment d'une fête à laquelle il avoit été invité par la tribu de Ghift an, lorsqu'il reconnut de loin Antar; l'idée lui vint d'éprouver son courage, par une attaque simulée; mais quand il vit Dhami dans sa main et la mort au fer de sa lance, il se hâta de se faire reconnaître.

Pourquoi, seigneur, lui dit Antar avec douceur, vous êtes-vous permis un pareil amusement, qui pouvait devenir bien funeste, puisqu'il exposait vos jours, et ceux de tous ces jeunes guerriers qui vous accompagnent, j'aurais pu vous frapper avant de vous reconnaître; jugez

quel eût été mon désespoir. Harith convint de son imprudence, et lui dit: mais toi-même, cher cousin, où vas-tu? je te vois armé de toutes pièces, tu montes Abjer, Dhami pend à ton côté, ton frère, également armé, t'accompagne; cen'est pas ainsi que l'on va à une chasse, ou à une partie de plaisir : tu marches sans doute à quelque combat ou à quelqu'entreprise secrète : dans ce cas j'exige de ton amitié que tu m'associes à ta gloire, et que tu me permettes de partager tes dangers. Cousin, lui répondit Antar, celui qui veut cueillir les fruits de l'hymen, doit s'apprêter à les mériter par ses travaux : aucun n'est au-dessus de mon courage, ni de ma force. J'ai demandé la main d'Ibla, son père me l'a accordée à condition que je lui donnerais cent chameaux d'Azafeer, qui paissent dans les gras pâturages de la tribu d'Yrak, et je vais les chercher.

Songes-tu, lui dit Harith, que Monzar qui en est possesseur, n'en laisse sortir aucun de son pays, et qu'il n'en céderait pas un, quand on lui donnerait son poids en or le plus fin. Je ne vais pas, reprit Antar, le trouver en marchand, je ne vais pas acheter ses chameaux, je vais les prendre, et voilà de quoi les payer dit-il en souriant, en lui montrant la poignée de Dhami.

Harith, effrayé de ces paroles s'écria: que dis-tu, Antar? au nom du ciel reviens avec moi: renonce à ton projet, n'abandonne pas notre pays, n'est-il pas assez riche pour satisfaire tes désirs, et ceux de la famille d'Ibla: comment mon père

et mon frère Malik ont-ils pu consentir à ton départ, comment ontils pu te laisser partir seul? Je n'ai parlé de mon projet à personne, reprit Antar, personne ne sait que je suis parti, ni où je vais. Le père d'Ibla m'a demandé des chameaux; je les lui ai promis, je vais les lui chercher; puis il ajouta:

« Ne dis jamais non, après avoir « dit oui : ou couvre ton front du » bandeau de la honte et du repen-« tir: le mot non, après le mot oui, « est aussi lâche que méprisable. « Quand tu veux avoir un ami, « choisis un homme noble, franc, « sincère et libéral : lorsqu'il dira « non, dis non: quand tu auras dit « oui, qu'il dise oui : que ton glai-« ve soit à deux tranchans, mais

Harith étonné de son éloquence et de sa vertu, l'en admire davantage, et lui dit: Antar, puisque tu persistes dans ton projet, et qu'on ne peut te détourner de ton entreprise, je veux t'accompagner, et te seconder dans une aussi dangereuse expédition. Non, non, dit Antar, plus le péril est grand, et moins je veux le partager. Il m'est impossible d'accepter ton offre, retourne dans le palais de ton père, avec tes jeunes guerriers. En disant ces mots, il làcha la main à Abjer, qui l'emporta avec rapidité, Shibood le suivit, et Harith et ses compagnons regagnèrent leurs tentes, en admirant l'intrépidité d'Antar, et blâmant cependantsatém érité.

Antar et Shibood marchèrent tout le jour, et à l'approche de la nuit, ils cherchèrent un ruisseau près duquel ils pussent se reposer eux et leurs coursiers: il trouvèrent enfin près d'une source, une tente à l'entrée de laquelle était un vieux Shiekh tout courbé sous le poids des ans, et qui rappelait ces vers d'un de nos poëtes Arabes.

« Un vieillard marchait, et sa tête « touchait presqu'à ses genoux : je « lui dis, bon vieillard pourquoi « vous courbez-vous ainsi? Il me « répondit, j'ai perdu ma jeunesse « quelque part sur cette terre, et je « me penche pour voir si je pour-« rai la retrouver. »

6

e

S

il

a

t

Le vieillard les voyant arrêtés, les salua, et leur apporta une coupe de lait bien frais: Antar en but une partie et donna le reste à son frère: alors le vieillard leur ayant mis des coussins à la porte de sa tente, leur servit des viandes et des fruits, et leur rendit tous les devoirs de l'hospitalité: quand ils eurent fini leur repas, et que Shibood eut conduit à la source Abjer et son coursier, le vieillard adressant la parole à Antar, lui dit:

Noble Africain, car vos manières, vos armes brillantes et le beauté de vos coursiers m'indiquent assez que vous n'êtes ni d'un sang ni d'un rang ordinaire, daignerez-vous me dire, d'où vous venez et où vous allez : pardonnez à ma curiosité, mais je ne vous fais cette demande que pour votre intérêt : j'ai beaucoup vécu, et la vieillesse est l'œil de la jeunesse, et paye ainsi le secours de son bras. Antar, plein de respect pour son âge et de confiance

dans son expérience, ne lui cacha ni sa connaissance, ni ses aventures, ni son amour pour Ibla, et lui raconta tout ce qui s'était passé entre lui et son oncle Malik, et la dot qu'il exigeait pour sa fille.

Que Dieu maudisse et détruise votre oncle, s'écria le vieillard! O jeune homme, son seul espoir en vous faisant une pareille demande est votre ruine et votre anéantissement. Expliquez-vous, lui dit Antar; et le vieillard poursuivit ainsi: apprenez, noble Africain, que l'on ne trouve les chamaux d'Asafeer que dans la tribu de Shiban, qui reçoit les ordres de Monzar, lieutenant du roi Chosroës; ses armées sont innombrables, sa puissance surpasse celle des rois de toutes nos tribus, et il domine sur tous les Arabes du

désert: si vous enleviez un seul de ses chameaux, nul chef ne pourrait vous protéger contre lui, nulle tribu n'oserait vous offrir un refuge contre sa vengeance: je vous conseille donc de retourner auprès du roi qui vous honore de tant de bonté, et de ne pas exposer votre vie et celle de votre frère, à une mort certaine.

Antar remercia le vieillard de son bon accueil et de ses conseils, il passa le nuit sous sa tente, et dès que le jour parut, il lui fit ses adieux, monta sur Abjer, et suivi de Shibood, il continua à marcher vers la tribu d'Yrak. Pendant sa route, Antar ne cessait de penser à Ibla, à la distance qui les séparait, à tout ce qu'il avait souffert pour elle, et il cherchait à se distraire de sa peine, en se la retraçant sans cesse par ces chants.

" Dans la terre de Shurebah, j'aj « souvent parcouru les défilés et les « vallons, je les ai quittés, mais « leurs habitans ne sortent ni de « mon cœur, ni de mon souvenir. « mes yeux se reportent toujours « sur eux : quand l'éclair étincelle « de leur côté, mes larmes coulent « involontairement, et pendant les « nuits le sommeil ne vient plus « rafraîchir ma paupière. Le parfum « des plantes que promène le zéphir, « me rappelle l'air embaumé du « Zatool-Irsad. O Ibla! que ton « image m'apparaisse un instant, « et mon cœur sera soulagé, et ma « paupière se baissera doucement : « ô Ibla, sans mon amour pour toi, « pourrais-je me résoudre à comp-« tertant d'ennemis et sipeu d'amis: * tant que je n'aurai pas atteint la II.

« terre d'Yrak, que je n'aurai pas « porté la crainte et la désolation « dans ses villes et dans ses campa-« gnes, je ne me reposerai que sur « Abjer, et sur Dhami, et j'atten-« drai avec impatience le jour des « combats, et le cri de la mort. C'est « alors que je disperserai les cava-" liers, et qu'ils tomberont sous le « tranchant de mon épée. Alors « l'œil de l'envie ne trouvera plus « de repos, mais celui de l'homme « franc et juste se fermera sans « crainte, car je reviendrai triom-« phant, et Shibood conduira lui-« même les nombreux chameaux « que je présenterai à Ibla. »

En répétant ces vers, les larmes coulaient de ses yeux, mais elles soulageaient son cœur. Ils voyagèrent ainsi pendant dix jours et dix

nuits, ne s'arrêtant que pour prendre quelque nourriture et donner quelques heures de repos à leurs coursiers. Ils atteignirent enfin la terre d'Yrak, et virent les villes pleines de peuple, les campagnes coupées par de limpides ruisseaux. ombragées par des milliers de dattiers, et couvertes par d'innombrables troupeaux de chameaux qui paissaient et erraient sous la garde de nombreux esclaves : ils étaient de toutes couleurs, et semblaient de loin émailler les prairies comme les fleurs des champs. Antar fut surpris de leur beauté et de leur diversité: mais s'il fut impatient de les conquérir, il ne put vaincre un mouvement d'inquiétude, car il sentit alors toute la témérité de son entreprise, et il reconnut que son

onclene lui avait sait sa demande que dans l'espoir et la certitude même qu'il y périrait. Mais il n'eut pas même l'idée d'y renoncer, et plus il en vit le danger, plus il s'affermit dans sa résolution de réussir ou de périr.

Je vois bien, dit-il à Shibood, que ce pays est puissant, et qu'aucune de nos tribus ne peut lui être comparée: la valeur, le courage ne suffiront pas pour mettre à fin ma périlleuse tentative, la prudence aussi me sera nécessaire, et c'est sur toi mon frère que je me repose: quitte donc tes armes, laisse-moi ton coursier, et va comme un simple esclave, t'informer où sont les chameaux d'Asafeer; pendant ce temps, je me tiendrai caché dans ce taillis que la coignée semble avoir

respecté depuis plusieurs automnes, et dont l'épaisseur me dérobera moi et nos coursiers aux regards des pasteurs.

Shibood fut enchanté de voir Antar se décider à agir avec prudence : il descendit de son coursier, se dépouilla de ses armes, et s'appuvant sur un simple bâton, il feignit d'être épuisé de lassitude, et de maladie, et de cette sorte il s'avança dans la prairie, et se trouva bientôt au milieu des chameaux, qu'il ne pouvait se lasser d'admirer. Aussitôt que les esclaves qui les gardaient l'aperçurent, ils vinrent vers lui, l'interrogèrent, et quand il leur eut dit, qu'il souffrait, ils le firent asseoir, et lui offrirent et leurs secours, et ce qu'ils avaient de meilleur dans leurs provisions: Shibood

les remercia, mangea peu, et pour satisfaire leur curiosité, quand ils se furent placés en cercle autour de lui, il leur parla ainsi.

« Je suis un esclave de la tribu de

« Zebeed, et Shedad est mon maître:

« c'est un homme dur et cruel, qui

« n'a aucune pitié de ses esclaves,

« je suis tombé malade des coups

« qu'il m'avait donnés et loin de me

« porter quelques secours, il a redou-

« blé ses mauvais traitemens en pré-

« tendant que je feignais de souffrir

« pour me dispenser de travailler.

« Accablé de son injustice, je me suis

« échappé de ses mains, aimant « mieux mourir de fatigue, que sous

« son injuste fouet : j'ai rencontré

« dans ma route un vieux Shiekh,

« qui après avoir répandu sur toutes

« les plaies qui couvraient mon

« corps un baume salutaire, me « dit : pauvre esclave j'ai calmé tes « douleurs, j'ai cicatrisé tes bles-« sures, mais tu portes la mort dans « ton sein, et mon art ne peut t'en « garantir : il n'est pour toi qu'un « remède, mais aucun trésor ne n peut te le procurer, la pitié seule « peut te l'accorder: c'est le lait dont « se nourrissent les ieunes cha-« meaux des troupeaux d'Asafeer. « Le roi Monzar en est seul pro-« priétaire, ils paissent dans les « belles prairies de la terre d'Yrak, « mais il en est si jaloux, qu'il ne « souffre pas qu'un seul sorte de « son pays, et qu'il les a refusés aux « plus puissans rois des Arabes : il « faut donc que tu te rendes à sa « tribu, tu es à cinq jours de marche, " mais quand tu y seras arrivé, garde.

" toi bien de t'adresser à lui, ou à « ses officiers, ce n'est pas dans les « palais des rois, ni dans leurs cours « qu'on trouve la pitié, mais adresse-« toi aux bons esclaves qui gardent « ses froupeaux : ils connaissent la « peine et la sensibilité, ils seront « touchés de tes maux, et comme « le lait des chameaux coule en « abondance sous leurs mains, « qu'on ne leur en demande aucun « compte, qu'ils peuvent même en « faire leur boisson, ils ne te refu-« seront pas un secours qu'ils peu-« vent t'accorder sans aucun risque « pour eux. »

Ainsi leur parla Shibood, et tous à l'envi, le félicitèrent d'être venu les trouver, et lui présentèrent aussitôt des jattes pleines de ce lait qui devait lui être si salutaire, mais

Shibood leur dit que le vieux Shiekh lui avait recommandé de sucer luimême le pis du chameau femelle. Alors les gardiens le conduisirent dans une prairie séparée, uniquement consacrée aux chameaux d'Asafeer, et dont ils avaient soin d'écarter tous les autres chameaux. et l'y laissèrent à discrétion, en lui disant : pauvre Africain, reste avec nous, tant que tu voudras, et que tu en auras besoin : le lait de nos chameaux ne te manquera pas, et nous nous empresserons de te rendre tes journées moins longues en t'associant à nos travaux les moins rudes. et à tous nos délassemens. Shibood au comble de la joie, d'avoir si bien réussi dans ses mensonges, leur témoigna la plus vive reconnais-

sance, accepta toutes leurs offres, et leur demanda même la permission de coucher pour sa santé au milieu des chameaux d'Asafeer, ce qu'ils ne firent aucune difficulté de lui accorder. Le soir venu, les gardiens se retirèrent sous leurs tentes, après avoir parqué leurs chameaux, au milieu desquels ils laissèrent sans défiance Shibood seul, qui profitant de l'obscurité de la nuit, courut vîte rejoindre Antar dans le taillis où il l'avait laissé et lui rendit compte de tout ce qu'il avait fait : Antar en lut enchanté, mais Shibood lui dit: frère nous voici sur la terre d'Yrak, au milieu des chameaux d'Asafeer. mais ne nous dissimulons pas que nous sommes dans une position bien dangereuse, et sous la main du des-

*01

tin. La protection du Dieu qui commande aux élémens peut seule nous sauver.

Shibood, reprit Antar, ne sais-tu pa sque l'esclave qui sait mépriser la vie, peut s'élever au faîte de la grandeur. Passons ici tranquillement la nuit, et demain aux premiers rayons du jour, nous irons nous emparer de ces troupeaux précieux. Dès que l'aurore commença à faire rougir l'horison, et pâlir les étoiles du firmament, ils s'armèrent tous les deux, montèrent sur leurs coursiers, et se rendirent à la prairie.

Quand ils furent arrivés, Shibood dit à Antar, quel est ton plan, frère, afin que je m'y conforme, et que je te seconde de mon mieux? Aussitôt que les gardiens seront arrivés, répondit Antar, et qu'ils commenceront à renouveler les litières des chameaux, je me présenterai à eux comme un démon étranger, qui vient chercher leurs troupeaux: l'ignorance rend crédules, superstitieux et craintifs, je leur ferai chasser les chameaux devant eux, s'ils faisaient résistance, nous les exterminerons jusqu'au dernier.

J'approuve ton plan, dit Shibood, mais il faut nous séparer pour le rendre plus sûr, je vais me tenir caché dans ce fossé qui sépare les chameaux d'Asafeer des autres troupeaux. Quand tu paraîtras, je me lèverai aussitôt, je menacerai de mes flèches ceux qui voudraient prendre la fuite, et qui répandraient l'alarme non-seulement parmi les autres gardiens, mais même dans les nombreuses habitations voisines.

Bien, mon frère, dit Antar, je vois combien la prudence prête de force au courage. S'étant ainsi divisés, ils attendirent les esclaves qui ne tardèrent pas à arriver. Quand Antar les vit tous réunis, et occupés à soigner leurs troupeaux, il se jeta au milieu d'eux monté sur Abjer, et faisant briller dans sa main la fulminante Dhami, alors il leur dit d'une voix semblable au tonnerre; esclaves d'Asafeer, je suis le démon qui protège la tribu d'Abs et d'Adnan, ie veux enrichir sa terre de la race de vos chameaux, que depuis trop longtemps Monzar refuse aux vœux de l'Arabie, conduisez-les donc devant moi, pressez leur marche, et malheur à celui qui balancera à m'obéir, ou qui y mettra de la lenteur, à l'instant la mort va s'échapper de mes

mains. Et les voyant un instant hésiter et regarder en arrière, il ajouta: et ne songez pas à prendre la fuite, elle ne sauverait aucun de vous, voyez cet autre démon, prêt à vous percer de ses flèches: et sachez qu'à ma volonté mille, si je dis un mot sortiront de la terre pour vous envelopper.

Dans ce moment Shibood se montra derrière eux, monté sur son coursier, et tenant dans sa main son arc et ses flèches: comme il était couvert de ses armes brillantes, et que la visière de son casque était baissée, ils ne purent le reconnaître pour ce pauvre Africain, qu'ils avaient si bien accueilli la veille: tremblans de frayeur, ils ne songèrent donc à faire aucune résistance, et considérant la taille gigantesque

d'Antar, la couleur de sa peau, les éclairs de ses yeux, l'éclat de ses armes, ils ne doutèrent pas qu'il ne fût véritablement un être surnaturel, et ils se mirent à chasser les troupeaux devant lui, les aiguillonnant avec la pointe de leurs lances, et ils marchèrent ainsi jusqu'à la troisième heure du jour, suivis par Antar et Shibood qui s'étaient réunis, et qui, montés sur leurs coursiers, les pressaient vivement.

Mais comme le soleil commençait à lancer ses rayons perpendiculairement, il s'éleva derrière eux un tourbillon de poussière, qui en s'avançant rapidement, et s'écartant, découvrit douze cents guerriers couverts d'armes brillantes, et brandissant les uns de longues lances, les autres des épées tranchantes, et tous s'écrièrent à la fois : où allezvous, brigands, arrêtez, car vous ne sortirez pas de cette terre. Or, voici quelle était cette troupe et la cause de leur arrivée.

Les esclaves qui, dans les prairies voisines, gardaient les troupeaux ordinaires des habitans d'Yrak, étonnés de l'émigration générale des chameaux d'Asafeer, s'empressèrent d'en aller porter la nouvelle aux tentes les plus prochaines: ils y rencontrèrent justement Monzar, qui se disposait à faire une chasse brillante. Monzar leur demanda la cause de leur effroi: seigneur, lui dirent les bergers, autant que nous pouvons le croire, deux cavaliers noirs, montés sur deux superbes coursiers aussi noirs qu'eux, et rugissant comme des lions, ont attaqué vos

esclaves, et les ont forcés de conduire devant eux vos chameaux d'Asafeer qu'ils emmènent.

A ces mots, Monzar furieux, ordonne à Numan son fils aîné, de prendre avec lui douze cents de ses guerriers, et de poursuivre les ravisseurs jusqu'à ce qu'il les eût atteint. Numan n'avait pas perdu un instant, et c'était lui qui venait fondre sur Antar.

En le voyant, Antar sourit, car les combats loin de l'épouvanter étaient sa joie, et fesaient ses plaisirs: mon frère, dit-il à Shibood, continue à chasser devant toi nos chameaux, moi je vais recevoir ces guerriers de manière à modérer leur course, et à ne pas trop presser la tienne. Alors il s'arrêta un instant, et quand il ne fut plus qu'à cinquante

pas de la troupe de Numan, il presse Abjer, et fond sur elle avec la rapidité de la foudre: les premiers coups de sa lance renversent les guerriers les plus avancés, mais elle ne suffit pas à son courage, il la jette loin de lui, et son bras armé de Dhami porte des coups, pas plus terribles, mais bien plus précipités. Il promène partout la destruction et la mort, déjàles premiers rangs se replient sur les derniers, en poussant des cris d'effroi, et nul n'ose s'approcher de lui.

Numan furieux de voir tous ses guerriers pâlir et reculer devantun seul, s'écrie : lâches que vous êtes, que Dieu vous maudisse parmi tous les Arabes : quoi vous fuyez devant un seul homme, oscz donc le fixer ce n'est pas un Arabe, c'est un vil Africain! Serrez-vous contre moi, ne l'attaquez pas séparément, et tombons tous ensemble sur lui.

Dans ce moment Shibood, contre lequel les esclaves, en voyant leurs guerriers accourir, s'étaient révoltés et dispersés, revenait près de son frère pour le seconder; quand Abjer, reçoit dans le flanc un trait qui le fait trébucher, et jeter Antar par terre. Shibood, en le voyant tomber, ne doute pas qu'il n'ait reçu un coup mortel. Il verse des larmes de désespoir, il voit qu'il ne peut retarder sa mort que de quelques instans, que sa résistance serait une fureur inutile, qu'il faut qu'il annonce la mort d'Antar au roi Zoheir, au prince Malik, à Ibla; qu'il console, s'il est possible, sa pauvre mère Zebeebah: il n'a aucune blessure, il

est à plus de cent pas des ennemis, occupés à dépouiller son frère, à le mutiler peut-être, quel spectacle pour un frère! Il est monté sur un coursier qui devance l'aquilon, il le détourne, le presse vivement et fuit rapidement à travers le désert. Soixante cavaliers se détachent, volent à sa poursuite; et fatiguent vainement leurs chevaux sans pouvoir l'atteindre, mais sans le perdre de vue jusqu'au coucher du soleil. Alors Shibood arriva proche d'une caverne creusée dans un roc, près de laquelle un jeune berger faisait paître de paisibles brebis : il attisait un feu pétillant sur lequel il préparait son modeste souper : dès que Shibood l'aperçut, il descendit de cheval, courut à lui, et lui dit : jeune homme secoure-moi, je me mets

sous ta protection, je suis étranger; et exposé au plus grand danger: mes ennemis viennent de tuer mon frère, et ils veulent aussi rougir cette terre de mon sang. Oui, par ton père, je te sauverai, s'écria le jeune berger, ému de compassion; je te jure protection, et l'on m'arrachera la vie, avant d'attenter à la tienne. Entre dans ma caverne, et ne crains aucune trahison de ma part: je ne suis qu'un berger, mais je suis Arabe, je descends d'Ismaël, fils d'Abraham, père des Croyans.

Shibood entra dans sa caverne. A peine y était-il caché que les cavaliers qui le poursuivaient avec la rapidité et la voracité de l'aigle, arrivèrent: misérable bâtard, direntils au jeune berger, nous avons vu entrer dans ta caverne un démon

que nous poursuivons vainement depuis ce matin, il nous a épuisés de fatigue, livre-nous le, afin que nous le hachions en morceaux: que Dieu maudisse celui qui lui a donné le jour, et les muscles des jambes de son coursier.

O Arabes, répondit le berger, accordez-moi sa vie, je vous en conjure: ne méprisez pas ma prière: car je lui ai offert l'hospitalité, et je lui ai juré fidélité, il est sous ma sauvegarde. Ta sauvegarde ne lui servira de rien, reprirent-ils, il faut nous le livrer, ou t'apprêter à mourir avec lui, car son frère a tué au moins cent de nos camarades, c'est un vrai démon... Vous avez puni son frère, mais je n'ai pas vu de sang sur ses mains, il n'est que malheureux.—N'importe, nous avons

soif de son sang et du tien si tu résistes.

Le jeune berger vit qu'il le défendait vainement, et qu'ils allaient être tous les deux massacrés, il leur dit donc : nobles Arabes, vous savez ce qu'est un serment pour un fils d'Ismaël, je ne puis vous livrer celui auquel j'ai donné l'hospitalité et juré fidélité.

Mais éloignez-vous de soixante pas de ma caverne, j'y entrerai, et sans l'en chasser, je l'engagerai à en sortir: alors comme il ne touchera plus mon sable hospitalier, vous pourrez en faire ce que vous voudrez sans que son sang retombe sur ma tête. Les cavaliers y consentirent et se retirent à soixante - dix pas, alors le berger rentra dans sa caverne et dit à Shibood, vous avez sans

doute entendu notre conversation, je ne puis vous sauver qu'aux dépends de ma vie, mais je vous ai juré fidélité et je la tiendrai : ne perdez donc pas un instant, liez-moi les pieds et les mains, mettez-moi ce mouchoir sur la bouche, et descendez-moi dans cette cave que j'ai creusée, et que j'ai couverte de cette trape que vous refermerez sur moi, alors quittez vos armes et prenez mes vêtemens, cette besace pleine de vivres, ce bâton, et hâtez-vous de sortir de ma caverne en chassant devant vous mes brebis. Quand vous serez près d'eux, dites-leur : j'ai vainement voulu faire sortir ce malheureux de ma caverne, il s'obstine à y rester malgré moi, je vous le livre : alors ils mettront pied à terre pour y entrer, et tandis qu'ils me

chercheront, coupez promptement les sangles de tous leurs chevaux, montez celui qui vous paraîtra le moins fatigué, et fuyez promptement.

Shibood nese rendit qu'avec peine aux instances du jeune berger, mais enfin après l'avoir comblé de bénédictions, après lui avoir lié les pieds et les mains, et l'avoir descendu dans la cave dont il referma la trape, il prit ses habits, sortit, tint aux cavaliers le discours qu'il lui avait dicté, et quand ils furent entrés dans la caverne, il choisit le meilleur de leurs coursiers, coupa les sangles de tous les autres, et s'enfuit avec la rapidité de la peur.

Les Shibaniens entrèrent dans la caverne, et y cherchèrent longtemps le jeune berger qui gardait

II.

le silence pour laisser plus de temps à Shibood de s'éloigner, enfin il se mit à pousser de grands cris et à appeler à son secours, en indiquant la trape qui le couvrait. Les cavaliers la levèrent et l'aidèrent à remonter: alors il leur dit que ce maudit Africain, qui avait sans doute entendu leur conversation, était tombé sur lui quand il était rentré, et lui tenant le poignard sur la gorge, l'avait forcé à se taire pendant qu'il le garottait, et l'avait précipité dans cette cave, où il serait mort sans eux.

Les Shibaniens crurent à son généreux mensonge, le délièrent et coururent à leurs chevaux, mais trouvant toutes les sangles coupées, ils renoncèrent à l'espoir de pouvoir rejoindre Shibood, prirent leurs coursiers par la bride, et marchèrent toute la nuit et tout le jour pour rejoindre leurs compagnons, honteux d'avoir été joués, fatigués et démontés par un seul homme.

Pour Shibood, il voyagea jusqu'au matin, tourmenté de l'idée cruelle de venir annoncer à la tribu d'Abs la mort d'Antar, et de voir triompher ses ennemis, ses envieux et surtout Shas, Rebia, Amarak, et toute la famille Zeead, et la douleur lui inspira ce chant funèbre.

« Noble écuyer , pourquoi ton « coursier pleure-t-il ta mort , pour-« quoi ta lance est-elle entourée d'un « crêpe sanglant. Maudit soit à jamais « le jour ou je t'ai vu renversé sur « la terre, et mille lances dirigées « sur ta poitrine : ah! si ma vie eut « pu sauver la tienne, c'est mon « cœur qu'elles auraient percé. J'au« rais offert mon sang pour le tien.

« C'est ton oncle qui par sa perfidie

« t'a fait boire la coupe de la mort.

« Puisse-t-il ne jamais goûter la

« fraîcheur de la rosée. O fils de ma

« mère, comme elle te pleurera! ton

« Ibla aussi te pleurera, et peut-être

« son père la forcera-t-il à donner

« sa main à ton lâche rival. O noble

« écuyer, mon frère bien-aimé, qui

« me consolera? Encore si j'avais pu

« conserver ton coursier, je verrais

« ses larmes couler, j'entendrais

« ses larmes comer, jentendrais

« ces lugubres hennissemens, je ne

« gémirais pas seul dans la solitude

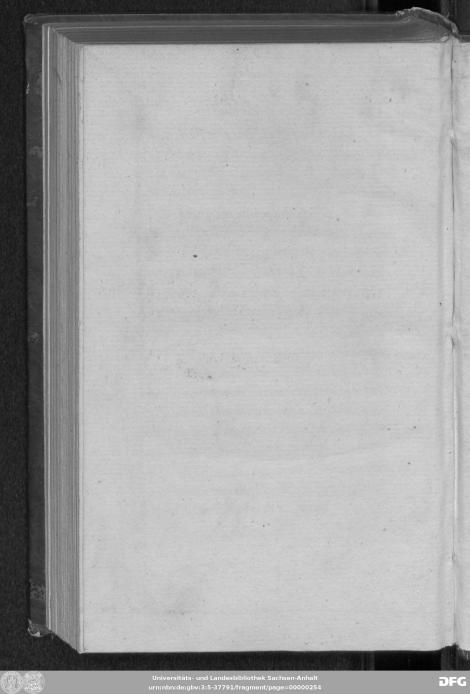
« des jours, et dans l'obscurité des

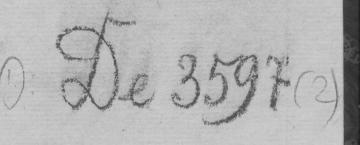
« nuits. »

En répétant ces vers, Shibood s'avançait vers la terre d'Abs, et ses larmes coulaient par torrens.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.







ULB Halle 001 168 24X 3/1



